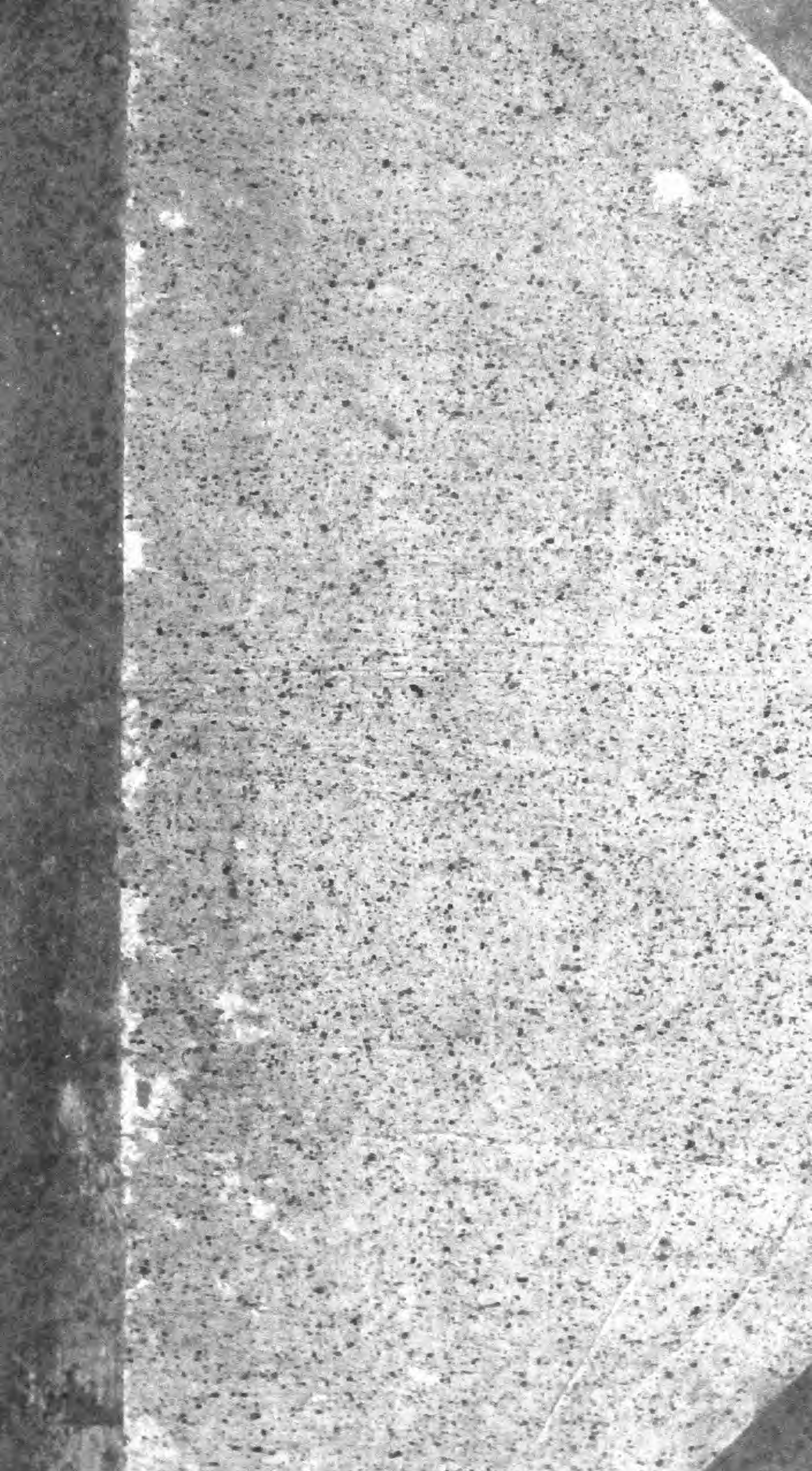


3

# OBSERVATIONS

*SUR*

DIFFÉRENS MOYENS

*PROPRES À COMBATTRE*

LES FIÈVRES PUTRIDES

*ET MALIGNES*;

ET À PRÉSERVER DE LEUR CONTAGION;


PAR M. BANAU,

*Docteur en Médecine, & ancien Médecin des Hôpitaux.*


TROISIÈME ÉDITION.




A AMSTERDAM,

*Et se trouve A PARIS*;

Chez L'AUTEUR, rue de Savoie.

1784.



A MONSIEUR

# DE LASSONE,

CONSEILLER D'ETAT, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, premier Médecin de Leurs Majestés, des Académies des Sciences de Paris, de Stockholm, de la Société Royale de Londres; Président perpétuel de la Société Royale de Médecine, *&c.*, *&c.*

MONSIEUR,

*EN m'encourageant à publier le Traité sur les Fièvres, que j'ai*

*l'honneur de vous présenter, votre intention a été de faire connoître combien les intérêts de l'humanité vous sont précieux. Voilà,* MONSIEUR, *ce qui fait votre gloire ; c'est ce qui vous a attiré l'estime & la confiance la plus entière de nos Augustes Souverains & de toute la France.*

*Je suis avec respect,*

*MONSIEUR,*

Votre très-humble &
très-obéissant Serviteur,
BANAU D. M.



# DISCOURS.

## *PRÉLIMINAIRE.*

LES ſuffrages recommandables dont cet Ouvrage a été honoré, même avant ſon apparition (1), étoient bien de nature à en aſſurer le ſuccès. Auſſi a-t-il à peine paru, que les Auteurs du Journal Encyclopédique ſe ſont empreſſés d'en faire l'éloge (2). M. de Sartine, alors Miniſtre de la Marine,

(1) Voyez à la fin de cet Ouvrage le Rapport de M. de Laſſone, & la Lettre de M. Vicq-d'Azir.

(2) Voyez *ibid.* l'Extrait de ce Journal.

en a peu après ordonné la diſtribution dans les Ports & dans les Colonies. Cet exemple a été ſuivi par M. l'Intendant de Paris, par les Etats d'Artois & par ceux de Languedoc. Monſeigneur l'Archevêque de Narbonne, Préſident né de ces derniers, a même à cette occaſion donné un Mandement, au mois de Mai 1781. Ces mêmes Etats ont ordonné depuis une ſeconde diſtribution de l'Ouvrage, ſur la preuve acquiſe de ſon utilité.

Ces marques ſucceſſives d'accueil m'ont cauſé la ſatisfaction que j'en devois reſſentir : mais elles m'en laiſſoient deſirer une mille fois plus douce pour mon cœur, & que pouvoit ſeule me procurer la connoiſſance d'effets heureux produits par la méthode dont j'ai fait part au Public. J'ai le bonheur de n'avoir plus de vœux à former à cet égard, & la maladie épidémique

qui a effrayé le Languedoc en 1782, a fourni l'occasion de se convaincre de la sûreté de cette méthode. Par son emploi six cents personnes ont été traitées dans la ville de Foix, & toutes les six cents ont été conservées: huit cents l'ont été de même à Sarlat, & un Particulier a, par le même moyen, sauvé quarante personnes à Montferrand, & rassuré presqu'en un instant les esprits qu'assiégeoit déjà la consternation. Les preuves justificatives de ces faits se trouvent ici plus bas.

En même temps que des succès aussi nombreux & aussi soutenus forcent à reconnoître la supériorité de ma méthode sur toutes les méthodes trouvées insuffisantes, ils demandent hautement que la connoissance en soit de plus en plus répandue. Je puis donc penser ne point me tromper, en croyant qu'il ne m'est point permis de différer plus long-

temps à étendre cette connoiſſance. Voilà ce que j'avois à dire ſur cette troiſième édition.

Je dois l'idée de ces obſervations à un Médecin Philoſophe (1), de l'amitié duquel je conſerve tendrement le ſouvenir. Cet homme, qui a été auſſi recommandable par ſes connoiſſances en tout genre que par les qualités du cœur, me procura en 1774 les Mémoires du *General Diſpenſary*, Diſpenſaire général, qui lui avoient été envoyés par l'Auteur (le Docteur *Lettſom*). Entre divers objets qui s'y trouvent traités, mon attention s'arrêta ſur une méthode auſſi ſûre que facile de guérir promp-

(1) M. Barbeu-Dubourg, célèbre Médecin de la Faculté de Paris, de l'Académie de Stockholm, de la Société Royale de Montpellier, de la Société Médicale de Londres & de Philadelphie, &c. &c.

tement les Fièvres putrides & malignes les plus meurtrières.

J'en fis l'objet de mes méditations, persuadé que, si une idée nouvelle est précieuse en toute matière qui intéresse les hommes, on doit particulièrement savoir gré à ceux d'entre les Médecins qui s'occuperont de la théorie ou de la pratique des Fièvres putrides, puisque ces maladies sont de tous les temps & de tous les lieux, & remarquables par l'étendue & la promptitude de leurs ravages.

Les Médecins divisent les Fièvres putrides, d'après Huxham, en Fièvres malignes putrides, & en Fièvres malignes nerveuses; & d'après d'autres, en Fièvres *putrides*, *simples*, *malignes* & *stercorales*. Ces Fièvres sont quelquefois si terribles par leur violence, qu'elles tuent en quelques heures. Il y a des causes inconnues qui les rendent,

dans certains climats & dans de certaines circonſtances, d'une activité propre à ſe propager promptement. On donne à cet égard quelques moyens de ſe préſerver de la contagion.

On s'eſt attaché à décrire la pratique que l'on indique, de la manière la plus ſimple & la plus claire. Elle ſera ſurtout d'une grande utilité dans les voyages de long cours, dans les Armées & dans nos Provinces méridionales, où ces maladies ſont pour l'ordinaire communes & funeſtes (1).

(1) En général, les Fièvres putrides, ou celles qui ſont accompagnées de ſignes de putridité, règnent dans tous les climats, dans un degré plus ou moins fort, ſuivant les circonſtances qui aggravent ou adouciſſent leurs ſymptômes. Ces maladies préſentent preſque par-tout le même caractère. Les Fièvres putrides ſont plus communes dans les pays chauds; elles agiſſent par contagion,

En remontant, autant qu'il eſt poſſible, aux principales cauſes de ces maladies meurtrières, on apperçoit que le renouvellement de l'air eſt néceſſaire pour la guériſon ; que la diète animale

---

lorſqu'elles ſont portées au plus haut degré par la mal-propreté, la miſère des Peuples, le manque des fruits & des végétaux frais, le défaut d'un air pur & ſain. Elles deviennent de même épidémiques ou générales dans les Armées, dans les Priſons, dans les Atteliers reſſerrés, dans les Pays mal cultivés, dans les Hôpitaux & dans les lieux peu aërés, &c. Auſſi la Fièvre *putride - maligne*, la Fièvre *d'Armée*, *d'Hôpital*, *d'Attelier & de Priſon*, ſont les mêmes dans le fond : elles exigent le même traitement. *Voyez* les Ouvrages des *Médecins*, & en particulier les Mémoires de Médecine du *Diſpenſaire général* de Londres, par le Docteur *Lettſom*, & les Principes ſur la ſanté des Gens de Guerre, par M. *Colombier*, Médecin.

doit être abſolument défendue aux Malades, &c. La méthode du Docteur Anglois (1), quoique hardie en apparence, eſt donc conforme aux véritables principes. L'expérience & le raiſonnement concourent de même à apprendre qu'il eſt des cas où les ſueurs ſont très-ſalutaires, tandis que, dans d'autres, elles ſeroient très-dangereuſes. En général, dans les pays ſitués aux environs de la zone torride, les potions rafraîchiſſantes, les acides donnés en grande doſe, l'air frais forment une méthode ſpécifique dans toutes les Fièvres accompagnées de ſignes de putridité. Dans le nord, il faut ménager une douce tranſpiration, qui devient très-ſouvent ſalutaire. Ce traitement, quoique ſimple, doit varier

(1) Il veut qu'on expoſe les Malades au grand air.

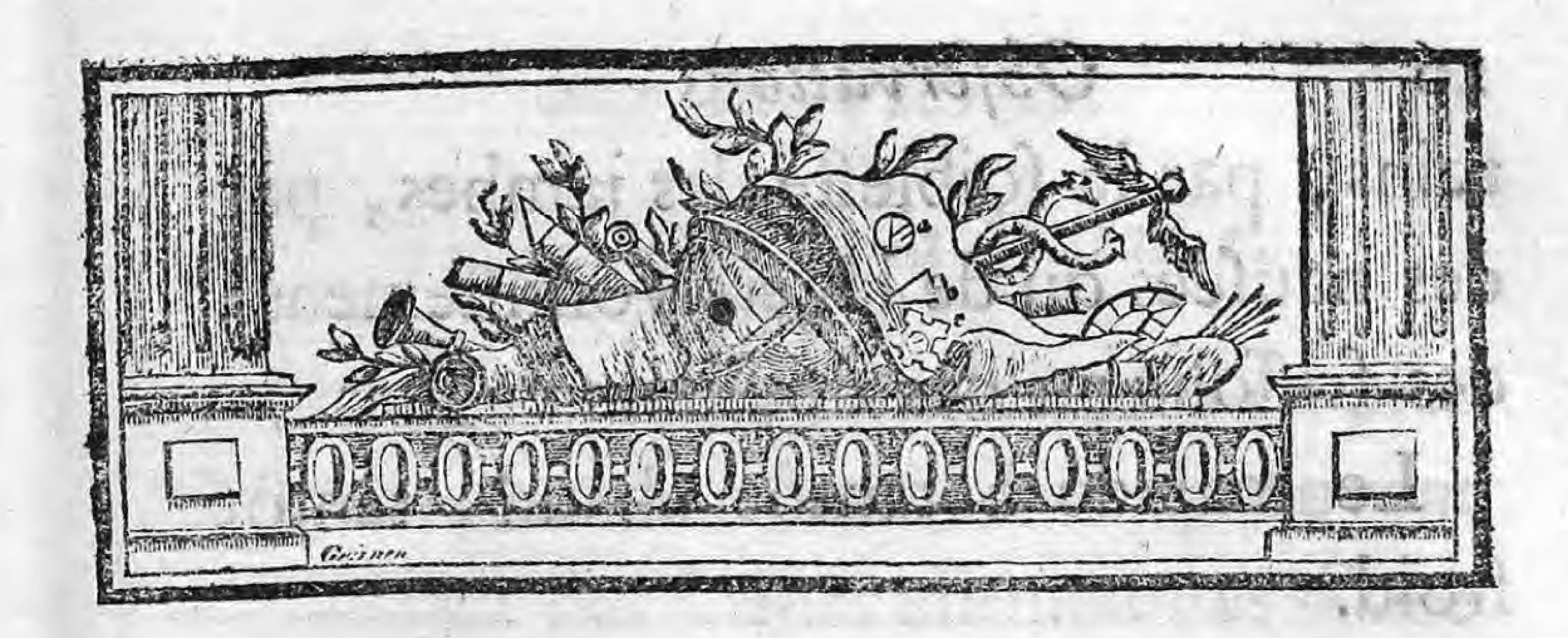
ſuivant la nature du climat, des ſaiſons, des individus, & d'une infinité de circonſtances. Les Médecins appelés auprès des Malades peuvent ſeuls appercevoir & déterminer ce qu'il convient de faire *tutè*, *citò & jucundè*.

Un tableau des ſymptômes pour tous les cas de Fièvres putrides ſimples, ou malignes, n'eſt pas la partie la moins intéreſſante de ces Obſervations.

Je regrette ſingulièrement de ne pouvoir faire paroître en même temps un Ouvrage ſur les moyens de prévenir les épidémies, duquel je me ſuis occupé pour les Etats de Languedoc; mais je ſuis en ce moment livré tout entier à un travail propre à rendre de plus en plus utile la connoiſſance que j'ai donnée des propriétés que renferme la ſeconde écorce de l'orme pyramidal. J'eſpère procurer cet avantage au

moyen d'obſervations frappantes & de réflexions ſur le tiſſu cellulaire & ſur les affections dont il eſt ſuſceptible.






# SYMPTÔMES
## *DES FIÈVRES*
## PUTRIDES, MALIGNES ET CONTAGIEUSES,
## *OU*
## DES FIÈVRES EN GÉNÉRAL,
## *Accompagnées des ſignes de putridité.*

---

### *Premier état de la Maladie.*

1. LES Fièvres putrides s'annoncent quelques jours auparavant par des indigeſtions, par des mal-aiſes, du dégoût, des douleurs ou des peſanteurs dans les

reins, par la foibleſſe des jambes, par des nauſées ou de légers vomiſſemens, des friſſons ou des douleurs vagues.

Le malade a tantôt chaud, tantôt froid.

La tête eſt peſante & lourde; la langue eſt chargée de limon, elle devient ſèche; un grand abattement, un mal de tête exceſſif, un ſommeil inquiet, & des rapports déſagréables d'amertume annoncent auſſi les Fièvres putrides: quelquefois, c'eſt une perte totale des forces & un abattement de l'âme qui devient inſenſible à tout, avec un ſentiment de peſanteur & un ſerrement dans le voiſinage du creux de l'eſtomac. Tous les ſens paroiſſent s'engourdir & la voix s'éteindre. Tous ces ſignes ou ſymptômes ne ſe rencontrent pas à-la-fois dans le même malade; les uns ou les autres précèdent, pour l'ordinaire, de quelques jours la Fièvre putride.

*Second*

## *Second état de la Maladie.*

II. La peau devient de plus en plus séche ; quelques malades éprouvent cependant des sueurs abondantes d'une odeur infecte ; le visage est tantôt d'une couleur plombée, tantôt violet, & souvent d'un rouge vif.

III. Les yeux paroissent vifs, enflammés & transparens comme du verre, ou ressemblans au glacé de la corne, symptôme remarquable dans cette maladie, & qui annonce toujours la putridité (1).

IV. La langue devient séche successivement, jusqu'à devenir rude au toucher ; elle se gerce à la superficie, ou elle se couvre d'une matière jaunâtre ou brunâtre, disposée quelquefois par

(1) Voyez les Mémoires de Médecine du *Dispensaire Général* de Londres, du Docteur *Lettsom*, Médecin de cet Hôpital.

bandes, & son milieu entre ces bandes est raboteux ou rougeâtre; selon le savant M. Maret (1); elle tremblotte dans presque tous les malades; elle est comme rôtie dans les pays chauds, suivant l'expression de M. *Pouppé Desportes* (2).

V. La salive, la mucosité des narines s'épaississent d'une telle manière, qu'elles paroissent se supprimer entièrement.

VI. Les douleurs des reins ou des autres parties, la pesanteur de tête, les nausées, &c. augmentent de plus en plus; les malades sont constipés, ou quelquefois ils sont sujets à une espèce de diarrhée noire & fétide.

---

(1) Voyez le Mémoire pour servir au traitement d'une Fièvre épidémique, par *M. Maret*, célèbre Médecin de Dijon, fait & imprimé par ordre du Gouvernement.

(2) Histoire des Maladies de S. Domingue, par cet Auteur.

VII. Le ventre eſt quelquefois très-mou, d'autres fois il eſt tendu. Il y a quelque choſe de remarquable, c'eſt que, quand on touche d'une main bien chaude le ventre du malade, on ſent tout-à-coup à la main, dans preſque tous les ſujets, comme une infinité de pointes très-aiguës.

Les urines ſont preſque toujours crues ou moins colorées qu'à l'ordinaire, quelquefois blanchâtres comme du lait.

*Troiſième & quatrième état.*

VIII. En général les relâchemens (1)

---

(1) *Le relâchement* ou *la rémiſſion* eſt la modération d'une Fièvre continue. La rémiſſion arrive entre les redoublemens ; elle eſt non-ſeulement irrégulière dans les Fièvres putrides, c'eſt-à-dire qu'on l'obſerve, tantôt le ſoir, tantôt le matin, mais encore elle eſt ici preſque inſenſible.

ou les rémiſſions de la Fièvre ſont irréguliers & à peine ſenſibles ; la chaleur du corps eſt exceſſive, le mal de tête preſque continuel : le pouls, petit, fréquent & irrégulier, eſt ſuivi du plus grand abattement des forces, & du découragement de l'eſprit. ( *Voyez* les Mémoires de Médecine du *Diſpenſaire Général* de Londres, à l'article *Fièvres* ).

On obſerve encore, dans cet état de la maladie, la nauſée, l'amertume de la bouche, le vomiſſement fréquent d'une matière bilieuſe putride, la ſurdité, la ſéchereſſe de la peau & de la langue, qui eſt noirâtre, les urines ſans ſédiment, la difficulté de reſpirer, les rêvaſſeries, le délire & la Fièvre continue, quelquefois les convulſions de toutes les parties du corps.

La reſpiration devient de plus en plus laborieuſe, & elle eſt ſouvent interrompue par de profonds ſanglots,

& l'haleine eſt infecte de même que la ſueur, qui eſt quelquefois teinte de points ſanguinolens; le délire eſt preſque continuel; la langue eſt couverte, ainſi que les lèvres & les dents, d'un limon ſale, épais, tantôt noir, tantôt brun: il ſurvient des ulcérations dans l'intérieur de la bouche & à la gorge.

IX. L'urine dépoſe un ſédiment noirâtre; les ſelles ſont exceſſivement nauſéabondes, fétides, noirâtres ou ſanguinolentes; les yeux paroiſſent preſque toujours étincelans, ou ſemblables au glacé de la corne; le blanc eſt ſouvent teint d'une couleur de ſang foncée.

Les taches noirâtres à la peau, qu'on appelle *pétéchiales* ou pourprées, ſont quelquefois d'un rouge livide, & paroiſſent ſous la forme de piqûres de puces, principalement au cou, autour des épaules, au dos; elles forment quelquefois de grandes taches brunes.

Dans quelques malades il ſurvient de larges exudations ou transfuſions de ſang à travers la peau, avec l'hémorragie des gencives & du nez, des ulcères ſordides & le hoquet, ou des ulcères livides dans l'intérieur de la bouche & du palais.

Dans certains malades, l'hémorragie du nez eſt très conſidérable, & continue même après leur mort.

X. Les malades ſont ſi affaiſſés qu'ils paroiſſent abſolument immobiles & inſenſibles; la pointe de la langue préſente quelquefois une veſſie blanche qui noircit, & que les Médecins aſſurent être d'un ſiniſtre augure.

XI. Les malades ſont entièrement aſſoupis; la Fièvre eſt ſi violente, que le pouls va quelquefois juſqu'à cent-cinquante pulſations par minute. ( *Voyez* les Mémoires de Médecine *du Diſpenſaire Général* de Londres, à l'article *Fièvres* ).

XII. Les malades deſirent communément qu'on les rafraîchiſſe, & qu'on leur donne des boiſſons froides, acidules ou aigrelettes ; ce qui eſt très-remarquable.

XIII. L'haleine eſt infecte & cadavéreuſe, lorſque ces ſortes de maladies ont été mal traitées, & que la putridité a fait de grands progrès : il ſe forme bruſquement des dépôts dans les glandes, aux aînes, ſous les aiſſelles, entre les oreilles & la mâchoire : quelques malades ſont attaqués de gangrène dans quelques parties du corps, comme au fondement, aux pieds, aux mains, ou aux parties naturelles.

Ce dernier état de la maladie reſſemble beaucoup à celui des peſtiférés : on peut concevoir que les Fièvres putrides ne diffèrent de ce qu'on appelle la *peſte*, que par le degré de violence ; on en voit une preuve bien remarquable dans l'Hiſtoire de la derniere guerre dans

l'Amérique ſeptentrionale & les Indes occidentales, par le Major *Mante*, quand l'Armée Angloiſe étoit devant *la Havane.* » Un grand nombre, dit-il, » furent les victimes d'une Fièvre pu- » tride; avec l'apparence de la plus » parfaite ſanté, ils périſſoient en trois » ou quatre heures (1) ». Lorſque les Fièvres ſont portées au plus haut degré de violence, il eſt dangereux de temporiſer. Voyez les Mémoires du *Diſpenſaire Général* de Londres, à l'article *Fièvres*, où ces faits ſont rapportés d'après leurs Auteurs. J'ai vu, dans nos Provinces méridionales, des Fièvres putrides également ſi terribles par leur violence, qu'elles tuoient en trois ou quatre jours.

*M. Pouppé Deſportes*, Médecin du Roi, rapporte des obſervations ſemblables dans ſon Hiſtoire des Maladies de S. Domingue.

(1) Cette Obſervation eſt rapportée par le Docteur *Lettſom*.

» Je fus appellé, dit-il, un jour en » conſultation pour un jeune homme » de 30 ans. Je le trouvai en robe-de-» chambre ſur ſon lit, où il étoit fort » tranquille. Je ſentis en l'approchant » une odeur cadavéreuſe. Je lui deman-» dai s'il venoit de la ſelle : il me dit » que non; mais qu'il avoit un petit » dévoiement, & qu'il rendoit un peu » de ſang. Ce ſymptôme étoit accom-» pagné d'une jauniſſe univerſelle, » d'une douleur à la partie inférieure » du ventre, d'un pouls très-foible & » du hoquet. Toute ma conſultation » fut de lui faire adminiſtrer les Sacre-» mens, & trois heures après il mourut » très-tranquillement. On me dit qu'il » s'étoit promené la veille dans la rue «. Selon le même Auteur, le mal de Siam tue quelquefois en 24 heures par une prompte putridité. Les Habitans de S. Domingue y ſont fort ſujets. *Voyez* page 41, *Tome premier.*

# GUÉRISON
## *DES FIÈVRES*
## PUTRIDES, MALIGNES
### *ET CONTAGIEUSES.*

*Des Fièvres putrides, malignes & contagieuses, ou des Fièvres en général, accompagnées de signes de putridité.*

CETTE Méthode consiste, 1° à exposer *les malades au grand air* (1), tous

(1) *M. Colombier* regarde le renouvellement de l'air comme indispensable pour la guérison des maladies putrides. Voyez ses *Préceptes sur la santé des Gens de Guerre*, où il est dit, page 325, à l'occasion des Hôpitaux ambulans des Armées: » Il faut » toujours préférer les lieux les plus vastes & » les plus aërés, tels que les granges, les » couvens, les Eglises. On trouve par-tout

les jours & à tous les instans de la maladie, s'il est possible, à ne pas leur permettre absolument de garder le lit: il faut même avoir la précaution de renouveller l'air pendant la nuit, en laissant une ou plusieurs fenêtres ouvertes, préférablement à toutes les especes de fumigations recommandées en pareil cas.

---

» ces sortes de refuges : mais si on n'en trou-
» voit pas, il faudroit préférer de mettre les
» malades sous des tentes, plutôt que de les
» resserrer dans des maisons particulieres &
» peu aërées. La Fièvre d'Hôpital, dit
» M. *Pringle*, est funeste dans les Hôpitaux,
» dans les Casernes mal-saines & trop pleines,
» dans des Vaisseaux de transport trop char-
» gés de personnes, & retenus long-temps
» en mer, lorsque le temps est orageux, &
» que les écoutilles sont fermées; enfin dans
» tous les lieux qui ne sont point aërés, & qui
» sont par conséquent exposés aux émana-
» tions putrides & animales qu'exhalent les
» corps corrompus ou malades «.

Il est beaucoup plus avantageux & plus salutaire de transporter les malades dans les champs, les jardins ou les grandes cours bien aërées & bien ouvertes, que de les exposer dans une chambre même rafraîchie par plusieurs courans d'air (1).

---

(1) On a remarqué dans un grand nombre d'occasions, dit le Docteur *Lettsom*, que les malades qui ont gardé leur lit dans ces sortes de Fièvres, sous d'épaisses couvertures, pour exciter les sueurs, quoiqu'incapables, selon eux, de se lever, deviennent forts & vigoureux par l'exposition au grand air, à un tel point, qu'ils sont en état de se promener long-temps sans assistance auprès de leurs maisons, dans des cours ouvertes, & dans les places publiques du voisinage.

Il est certain que les sueurs excitées de force sont, la plupart du temps, préjudiciables aux malades dans les Fièvres vraiment putrides; mais il est des cas où une douce transpiration, qui survient naturellement, est salutaire dans tous les climats. Dans les pays

2°. Leur faire boire abondamment d'une décoction forte de quinquina, du vin, de la bierre, & d'autres boissons fermentées & aigrelettes ou acides.

---

humides & froids, c'est une crise salutaire de la Nature, que le Médecin ne sauroit trop ménager. Aux environs de la zone torride, l'air devient tonique & fortifiant, & par conséquent augmente considérablement la transpiration. Voilà comme la Nature marche à pas gradués & insensibles, & ce qui peut être bon dans un climat, est très-mauvais dans un autre. *François Pearce*, Chevalier de *Sainte-Croix*, écrit au Docteur *Lettsom* qu'il emploie l'air froid avec l'eau froide pour guérir ces sortes de Fièvres. Il fait sortir le malade du lit, & fait jetter sur son corps deux ou trois seaux d'eau froide, à répéter toutes les trois heures. Cette methode, dit-il, guérit en général une Fièvre en 48 heures. Les succès qu'il en a obtenus lui ont acquis une grande réputation aux environs de ce pays. Quoique cette pratique soit recommandée par quelques Ecrivains anciens & modernes, nous

Lorſque la Fièvre eſt décidée de l'eſpèce putride (1), ſans ſymptômes d'inflammation, il peut paroître néceſſaire

---

ne croyons pas devoir plonger nos malades dans l'eau froide. Cette méthode eſt bonne pour un pays tel que l'Italie; mais dans nos climats, il peut ſuffire d'employer l'air frais dans le traitement des Fièvres putrides, malignes, comme on le fait à l'égard de la petite vérole.

(1) L'eau tiède aiguiſée de quelque acide végétal ou minéral peut, dans les Fièvres putrides avec inflammation, remplir les deux indications qui ſe préſentent au Médecin; l'acide agit comme anti-putride, réſolutif & rafraîchiſſant. J'ai moi-même éprouvé le vinaigre avec le plus grand ſuccès dans les inflammations. Il eſt ſouvent dangereux de temporiſer dans ces maladies, & il eſt au contraire quelquefois intéreſſant que le Médecin ſoit ſcrupuleux obſervateur des opérations de la Nature & des criſes ſalutaires qu'elle ſe prépare. En tout cela, on ne peut faire des règles générales; il n'y a que les Médecins qui

d'évacuer les humeurs putrides accumulées dans l'estomac & les intestins. On y parvient au moyen d'un vomitif antimonial, donné de manière & avec des additions propres à procurer plusieurs selles, lorsque le malade pourra aisément les supporter, en même temps qu'il agira en vuidant l'estomac. Mais, lorsque le malade a été auparavant affoibli, cette évacuation n'est pas toujours nécessaire ou salutaire. On peut y suppléer par le quinquina, qui est généralement laxatif, soit seul, soit uni à

---

puissent percevoir les modifications du traitement dans toute cette variété de symptômes, de températmens, de causes des maladies, &c. Les Fièvres putrides simples demandent un traitement combiné, qui varie suivant mille circonstances. Les avis généraux qu'on peut donner, sont d'éviter, dans toutes espèces de Fièvres putrides, les bouillons à la viande, & de procurer au malade un air pur & renouvellé.

un acide minéral (1). Immédiatement après ces évacuations, on doit commencer par administrer le quinquina sans attendre ni rémissions ni intermissions. Tous ceux qui ont parlé des Fièvres putrides, & particulièrement *Clarke*, le dernier qui ait écrit sur ce sujet, remarquent qu'il est dangereux d'attendre les intermissions (2). Le Major *Mante*,

(1) L'acide minéral uni avec le quinquina, peut être laxatif, parce qu'il est démontré que tous les acides font couler la bile. Les Médecins de Paris, & entr'autres M. Colombier, recommandent le quinquina dans les Fièvres putrides.

(2) Lorsque les Fièvres putrides deviennent contagieuses, & qu'elles sont portées au dernier degre de malignité, c'est en effet le cas de s'opposer fortement aux progrès de la putridité par tous les moyens connus. La méthode du Docteur *Lettsom*, qui est celle de tous les Médecins les plus célèbres de Paris, peut être suivie à la rigueur toutes les fois qu'il survient des épidémies violentes qui ont

dans

dans son Histoire de la dernière Guerre dans l'Amérique septentrionale & les Indes occidentales, donne une preuve bien remarquable du danger de temporiser dans les Fièvres. » Quand l'Ar-
» mée Angloise étoit dans *la Havane*,
» un grand nombre, dit-il, furent les
» victimes d'une Fièvre putride: avec
« l'apparence de la plus parfaite santé,

---

le caractère des Fièvres malignes. Parmi le Peuple, dans les Villes, dans les Campagnes, dans les Armées, dans les Voyages de long cours par mer, le grand air, le quinquina donné à forte dose, & tous les acides en général, le vin même, comme fortifiant & anti-putride, formeront un traitement qui aura les plus grands succès. On eût conservé un grand nombre de Citoyens à l'Etat en 1722, si on eût laissé aux Habitans de Marseille la liberté de respirer l'air des campagnes qui environnent cette Ville, en éloignant les cordons des Troupes jusques au-dessus du *Capit.* C'est une très-mauvaise méthode, en pareil cas, d'étouffer les hommes dans les vapeurs

» ils périssoient en trois ou quatre heu-
» res ».

La sécheresse de la langue noirâtre, celle de la peau, les urines sans sédiment, la difficulté de respirer, les rêvasseries, le délire & la Fièvre continue, qui sont autant de circonstances qui ont détourné les Médecins de l'usage du quinquina, sont précisément

---

infectées d'une Ville, lorsqu'on devroit au contraire en faire sortir tous les Habitans, malades ou sains; car, si la contagion se fixe, par exemple, dans un attroupement d'hommes, comme dans une Armée, le seul moyen de la dissiper, c'est le changement du lieu. A de grands maux il faut de grands remèdes. D'ailleurs, si on se fût attaché à connoître la cause matérielle de cette terrible maladie, & les effets de cette cause, on eût découvert des préservatifs. Il existe une preuve invincible qu'il y avoit des moyens de se préserver de cette maladie, puisque les Médecins qui entrèrent dans Marseille, en sortirent de même sains & saufs.

autant de motifs par lesquels il faut l'administrer sans perdre de temps (1), dans certaines circonstances. M. Robert *Talbor* (2) donnoit le quinquina dans les Fièvres, sans attendre une intermission. Ce remède provoque une

---

» La fuite est le moyen le plus efficace » pour éviter les effets de l'impureté de l'air. » Lorsque rien ne s'y oppose, on fait décam» per les Armées du lieu où elles respirent » un mauvais air ........... » *Alexandre* » en changeant la position de son camp, » arrêta le cours des maladies. Voyez les » *Principes sur la santé des Gens de Guerre,* » *par M. Colombier* «. Il rapporte encore, d'après *Pringle*, la cessation presque subite d'une épidémie dyssentérique qui régnoit dans l'Armée Angloise, dès le moment qu'on changea le camp, page 82.

(1) Les vertus antiseptiques du quinquina, sont aujourd'hui généralement reconnues tant en France qu'en Angleterre.

(2) Voyez le remède Anglois, ou le secret admirable de Talbor.

douce tranſpiration (1), il produit un ſédiment dans l'urine, & diminue la vîteſſe du pouls ; il prévient le délire en s'oppoſant aux progrès de la putridité & à l'activité des cauſes qui augmentent la Fièvre. Le quinquina relève efficacement la reſpiration, humecte la langue & relâche le ventre. On

(1) On doit bien diſtinguer la tranſpiration inſenſible, toujours ſalutaire, d'avec la ſueur abondante, qui eſt ſouvent préjudiciable dans les Fièvres putrides. Le Docteur *Lettſom* avoue ingénuement qu'il n'a jamais reconnu qu'il y eût aucun inconvénient de faire ſortir le malade pour réprimer cette excrétion & les progrès de la putridité; que cependant, quand une douce tranſpiration ſurvient d'elle-même, ſans avoir été excitée par un traitement mal entendu, ou par des couvertures trop peſantes, & ſur-tout ſi les ſymptômes de la Fièvre ſont modérés, le Médecin ne ſauroit prendre trop de précautions en arrêtant cette opération ſalutaire de la Nature.

peut donner le quinquina jusqu'à quatre ou cinq onces par jour dans une simple décoction, quand la putridité a fait de grands progrès. Lorsque la gangrène s'est fixée dans quelques parties, il suffit d'employer la décoction de quinquina comme topique.

Dans les cas qui présentent les plus dangereux aspects, comme dans le troisieme & le quatrieme état de la maladie, il faut faire boire au malade jusqu'à trois pintes de bon vin (1)

(1) On pense bien qu'une pareille méthode, mise entre les mains des ignorans & de ceux qui s'ingèrent de traiter des malades sans être Médecins, seroit très-dangereuse & très-funeste. Nous avons déjà fait remarquer qu'elle ne doit être suivie à la rigueur, que dans les cas de fièvres malignes portées au plus haut degré de violence, dans les épidémies de cette nature, qui surviennent après la misère des Peuples & dans quelques autres cas qui ne permettent pas au Médecin de suivre une

par jour, mêlé avec de l'eau, quelquefois pur, & principalement du vin de Bordeaux, & de la forte ou petite bierre au lieu de tisanne, en plus grande abondance; le plus qu'ils en boiront ne sera que le mieux: une petite quantité de vin ne feroit pas l'effet qu'on en attend, tandis qu'une grande quantité rappelle miraculeusement les malades de la mort à la vie.

Les Auteurs font mention de plusieurs exemples d'hommes accoutumés à boire du vin ou d'autres liqueurs fortes, qui ont été merveilleusement garantis des Fièvres qui faisoient périr tous les autres. A cette occasion, je ferai mention

---

méthode lente. D'ailleurs, je le répète, cette pratique demande des modifications relativement à la constitution des malades & à la diversité des climats, des saisons, des causes qui ont produit la maladie, &c., que les Médecins seuls peuvent appercevoir.

d'un cas bien remarquable. Lorſque le Capitaine *Cook* étoit à Batavia avec le Savant M. Bank & le Docteur *Solander*, à leur retour des mers du Sud, on obſerva que tous les *hommes* à bord des équipages étoient plus ou moins *atteints* d'une certaine *Fièvre* caractériſée *de ces climats peſtilentiels, excepté une* ſeule *perſonne qui s'enivra régulièrement tous les jours* pendant tout le temps de leur ſéjour. T. 3, p. 723.

Le quinquina adminiſtré en forte doſe, le vin & la bierre, donnés en grande quantité, ſeroient inſuffiſans ſans le grand air, pour guérir auſſi ſûrement & auſſi promptement les malades (1).

---

(1) Dans les pays chauds, on pourroit expoſer les malades au grand air & à l'air le plus frais. Dans les Provinces ſeptentrionales de France, il ſuffiroit de tenir les malades dans leurs chambres & hors du lit, en renou-

Il eft conftant que dans les quartiers d'une Ville où l'air circule aifément, la Fièvre putride ou la Fièvre dont les fymptômes tendent à la putridité, fe rencontre rarement, parce que le libre accès d'un air fain diffipe la *contagion humaine*, qui eft la principale fource de ces maux (1).

La Fièvre putride n'eft encore fi fatale à Naples, que parce qu'on y néglige abfolument ce qui pourroit contri-

vellant l'air pendant le jour, & fe comporter dans ces cas comme on le fait à l'égard de la petite vérole.

(1) Le Docteur *Lettfom* affure qu'il a obfervé conftamment dans fa pratique que, fur cinquante Fiévreux de cette efpéce, quarante-huit au moins habitoient dans les cours les plus étroites, & il confeille au Public de perfectionner de plus en plus les moyens qui procurent la circulation d'un air plus pur, & la propreté d'une grande Ville.

buer à procurer un air pur & ſain. *Sarconi*, habile Médecin de ce pays, remarque que la maladie cauſe plus de ravages dans les parties de la Ville les plus étroites, où les pauvres Payſans des environs vont ſe raſſembler, que par-tout ailleurs. Dans Caſerte, expoſée aux vents, & dans une ſituation élevée, cette Fièvre agit avec beaucoup moins de violence & d'activité (1).

(1) Les Fièvres vraiment putrides ſont plus communes dans les Villes que dans les Campagnes, dans les Pays chauds que dans les Pays froids. Dans les Provinces méridionales de France, elles ſont également communes dans les campagnes. La misère des Peuples paroît être une des principales cauſes de ces épidémies putrides qui ravagent tantôt un canton, tantôt un autre. En général, les Payſans mangent un pain très-mat, où le ſon entre en partie, ne boivent que de l'eau. L'abattement de l'eſprit eſt la ſuite de leur triſte ſituation & de la mauvaiſe nourriture : on obſerve que les hommes les plus forts &

On a cru devoir placer ici quelques observations qui serviront à confirmer nos principes, & à modifier, selon quelques circonstances, une pratique trop hardie pour être mise entre les mains de tout le monde. Nous n'imaginons pourtant pas que, dans des cas aussi graves, les hommes puissent se confier à leur propre témérité ni à celle de ces gens qui s'ingèrent de traiter des malades sans avoir fait aucune étude de la Médecine : nous voulons détruire quelques préjugés meurtriers ; alors les Médecins guériront plus sûrement.

---

les plus vigoureux en apparence, sont les victimes de ces Fièvres.

L'humidité excessive, un air chaud & brûlant, les exhalaisons putrides de toutes sortes de substances, la multiplication des insectes, est un signe presque universel de la constitution putride de l'air. Voyez l'*Histoire des Maladies de S. Domingue*, par *M. Pouppé Desportes*.

## *Précautions à prendre dans le traitement des Fièvres putrides, malignes, contagieuſes, épidémiques, dans les Provinces méridionales de France.*

1. TOUTES les fois que la diſette des vins, ou l'extrême pauvreté, oblige les Payſans de boire continuellement de l'eau, il périt un grand nombre d'hommes de Fièvres putrides, & il eſt arrivé que des cantons en ont été preſque dépeuplés : cela vient auſſi de leur peu de ſoin de faire le choix d'une eau de bonne qualité. On ſait que dans les Provinces méridionales, il eſt plus difficile de trouver de bonnes eaux que dans les ſeptentrionales. Ce ne ſont peut-être pas les ſeules cauſes de ces épidémies périodiques qui deviennent enſuite capables de ſe propager par contagion. Dans un pays ſi propre à diſpoſer les

humeurs à la putridité, le manque d'une boiſſon acide, antiſeptique & cordiale, qui ſeroit ſi ſalutaire à nos Payſans toujours expoſés à des chaleurs exceſſives & à des travaux pénibles, y contribue en grande partie: d'un autre côté, le débordement des rivieres forme, dans certains cantons & dans certaines ſaiſons, des marais infects; dans d'autres temps, le ſol aride & deſſéché par le feu du ſoleil, manque d'eau, de cet élément qui eſt le grand inſtrument de la végétation (1). Jean-Baptiſte *Vanhelmont*, le Docteur *Prieſtley*, *Franklin*, *Boyle*, *MM. Du-*

(1) Dans le même Ouvrage cité de M. *Colombier*, par rapport à l'impureté de l'air, il y eſt dit, page 80: « Dans les Pays arides & » incultes, l'air eſt très-mal-ſain, parce que » les émanations de différens végétaux ſemblent néceſſaires pour lui donner de la ſa» lubrité ».

*hamel*, *Parmentier*, *Paulet* & *Tillet*, penſent que l'eau eſt le principal agent de la végétation; j'ajouterai que l'eau courante peut influer ſingulièrement ſur la ſalubrité de l'air. Il ſeroit donc très-intéreſſant pour le bonheur de nos Provinces méridionales d'y pratiquer beaucoup de canaux (1); ce ſeroit imiter ces monumens des anciens Egyptiens, élevés à grands frais par les Ptolomées, & dont les débris ont lieu de nous étonner encore; mais heureu-

---

(1) J'ai cru intéreſſant de placer ici une remarque telle qu'elle eſt dans l'Ouvrage de M. Colombier, *Principes ſur la ſanté des Gens de Guerre*, page 104.

« On trouve dans la Principauté d'*Hal-* « *berſtadt*, entre *Hornebourg* & *Aſcherlebén*, » un exemple frappant de la facilité avec la- » quelle on peut changer la nature d'un ſol » humide & marécageux, en un bon terrein. » L'eſpace entre les deux Villes eſt un diſtrict » de terre marécageuſe qui s'étend à vingt-

ſement l'Europe entiere, ſans en excepter même l'Eſpagne, ſemble s'occuper aujourd'hui du travail des canaux. De plus, il faut obſerver que les Chirurgiens de campagne font preſque conſiſter la cure de ces maladies dans la ſaignée : j'oſe aſſurer que cette opération, malheureuſement trop pratiquée en France, dans la plupart des épidémies, fait plus de mal & plus de ravage parmi le peuple, que ces maladies n'en feroient ſi elles étoient abandonnées à la nature.

---

» quatre lieues de longueur ſur deux de largeur. On a fait à travers de ces terres » trois coupures ou digues : 1°. la digue de » Heſſe, en Allemand *Heſſendanin* ; 2°. la » digue de *Kiwitz*, en Allemand *Kiwit-Szer-Herdanin* ; 3°. la digue neuve, *Neve-Danin* ; par le moyen deſquelles on a fait » écouler les eaux de ces marais *dans la Bode*, » & dans pluſieurs autres endroits où ces » écoulemens étoient praticables. Il y a maintenant les plus belles prairies ».

On ne reconnoît guères d'autres causes de ces épidémies périodiques, que l'extrême misère, la malpropreté & l'abattement de l'esprit qui en est toujours la suite, des eaux croupissantes, ou une trop grande sécheresse, &c. Et certainement la saignée ne paroît pas indiquée d'après ces causes de maladies. On compte qu'à Paris il meurt aujourd'hui beaucoup moins de personnes qu'autrefois de Fièvres putrides, de Pleurésies, ou de Fluxions de poitrine, depuis que MM. *de Jussieu*, *le Camus*, & particulièrement M. *Barbeu du Bourg*, ont produit dans la Pratique cette heureuse révolution, qu'il ne falloit pas abuser de la saignée : car il faut des siècles pour parvenir à détruire un préjugé, lorsque l'entêtement ou l'ignorance l'ont accrédité. On auroit besoin d'un Code de Médecine, où l'on marquât tous les cas où il ne faut pas saigner.

L'évacuation du sang est un remède extraordinaire, qu'il n'appartient qu'aux Médecins seuls d'indiquer.

II. Dans tous les pays chauds, il faut absolument transporter les malades dans les lieux les plus aërés pendant tout le jour, & établir plusieurs courans d'air dans la chambre des malades pendant toute la nuit, faire des arrosemens continuels avec de l'eau fraîche, dans laquelle on auroit mêlé un peu de vinaigre, préférablement à toutes les espèces de fumigations, agiter l'air autour des malades par différens moyens.

III. S'il n'étoit pas possible de les faire sortir au grand air, hors de la maison, ou de les transporter dans les champs, il faudroit absolument les exposer dans leurs chambres pendant tout le jour & tous les instans de la maladie, à plusieurs ou à un grand courant d'air, faire des arrosemens d'eau autour des

des malades ( 1 ), & agiter l'atmosphère par tous les moyens possibles.

IV. Il ne seroit pas moins intéressant, dans les pays chauds, si les circonstances le permettent, de placer le lit du malade vers le nord, en un endroit moins élevé, de joncher dans la chambre des malades toute espèce d'herbes rafraîchissantes, telles que sont le nénuphar, le plantain, la laitue, le pourpier, la poirée, la morelle, & différentes branches d'arbres ou arbustes, & d'y faire végéter des fleurs odoriférantes dans des vases placés autour du malade (2). Il faut que le malade soit

(1) M. Paulet, Médecin de la Faculté de Paris, conseille de se servir de l'eau pour purifier les étables par préférence à tous les autres moyens employés en pareil cas. Voyez son *Traité des Maladies épizootiques*, publié par ordre du Gouvernement.

(2) Pendant une grande peste, qui désoloit

couché ſur un ſimple matelas, & couvert fort légèrement, même dans les Provinces ſeptentrionales.

V. Les lavemens d'eau ſimple, ſans mêlange d'aucune autre ſubſtance, ſi ce n'eſt d'un peu de vinaigre, ſont très-ſalutaires; on peut même s'en ſervir à forte doſe, ſi les malades pouſſent des ſelles

---

la Ville de Rome, ſous l'empire de *Commode*, cet Empereur ſe retira, par le conſeil des Médecins, à *Laurento*, lieu entouré de lauriers, tant par rapport à la ſalubrité de l'air que par rapport à l'odeur qui émanoit des arbres. Le Docteur *Pringle*, Médecin des Armées de Sa Majeſté Britannique, recommande de mettre à l'entrée des tentes des Soldats malades, des branches d'arbres remplies de feuilles. Les Perſans penſent que le Platane, qui eſt un arbre commun en Perſe, a une vertu naturelle contre toute infection de l'air. Ils aſſurent qu'il n'y a pas de contagion à Iſpahan, par rapport aux grandes plantations de cet arbre dans les jardins & dans les rues; de même qu'à Chiras & autres grandes Villes de Perſe.

très-puantes, afin d'arrêter promptement la putridité. Au défaut de vinaigre, il seroit fort salutaire d'administrer des lavemens de vin pur ou coupé avec une partie d'eau : le suc d'oseille, de citron, & celui de toutes sortes de plantes & fruits aigrelets, mêlés avec de l'eau simplement tiède, peuvent servir au même but ; ce sont des moyens aussi simples qu'aisés de détremper, de neutraliser & d'évacuer les matières putrides contenues dans les intestins, en s'opposant en même temps aux progrès de la putridité. Le vin se change facilement en vinaigre par la chaleur de la Fièvre, & c'est agissant comme acide, autant que comme cordial, qu'il faut le considérer ici.

VI. Dans le cas où l'on manqueroit de vin, de bierre, ou que le Médecin ne jugeroit pas à propos d'administrer ces boissons, on peut les remplacer par toutes les espèces de limonades,

par de ſimples mêlanges de ſucs de plantes aigrelettes, comme toutes les eſpèces d'oſeilles, dans leſquels on feroit diſſoudre de la caſſonade, préférablement au ſucre, en ſuffiſante quantité, pour en faire une boiſſon aigrelette & agréable à l'eſtomac, &, en place de vinaigre, du verjus. Il n'eſt pas de campagnes, les plus éloignées des Villes, où l'on ne trouve du vinaigre, du verjus, de la caſſonade & de l'oſeille.

Les ſucs exprimés de tous les acides, peuvent être mis en uſage avec un grand ſuccès, comme ceux de ceriſe, de raiſin, de poire, de coing, mais principalement ceux de citron, de limon, &c.

On fait prendre toutes ces eſpèces de boiſſons froides aux malades, & on peut les varier ſuivant leur goût & leur fantaiſie (1).

---

(1) Les citrons, les oranges, les limons réſiſtent puiſſamment à la pourriture, & on

VII. Les Médecins Perſans conſeillent de manger beaucoup de melons, ſur-tout au mois d'Avril, pour ſe préſerver des Fièvres ardentes, qui ſont très-communes alors. Toutes les Villes de Perſe en regorgent, principalement dans le printemps, & il arrive communément qu'on en mange dix à douze livres par jour, pendant près d'un mois: on en fait manger une grande quantité

---

peut les regarder comme les plus forts anti-putrides; le ſuc de citron réſiſte à toutes ſortes de venins, & les Perſans ſe garantiſſent de la peſte, comme en général les Orientaux, par l'uſage de ce fruit. Ceux qui feront curieux de s'inſtruire de ſes propriétés admirables, n'ont qu'à lire *Matthiole*, au premier Livre de ſes Commentaires ſur *Dioſcoride*; *Pline*, de ſon Hiſtoire Naturelle; *Théophraſte*, ſur la fin de ſon Hiſtoire des Plantes; *Fernel*, *l'Abbé Gauderau*, dans ſa relation de différentes eſpèces de peſtes, &c. Pendant la grande peſte de Rome, ſous l'Empire de *Commode*, on portoit à la main de petites pommes odoriférantes.

aux Fébricitans; on leur fait refpirer l'air frais, & on leur donne de l'eau de faule, qui eft extrêmement rafraîchiffante: les malades boivent toujours à la neige ou à la glace; c'eft avec cette méthode que les Médecins Perfans promettent la guérifon en peu d'heures, ce qui ne manque pas d'arriver (1).

VIII. On peut encore faire une boiffon très-reffemblante à la bierre, en faifant bouillir de la farine d'orge ou de

(1) Cette pratique doit être modifiée fuivant la nature du climat, le degré de chaleur, le plus ou le moins d'éloignement de la zône torride. En Perfe, la méthode rafraîchiffante, portée à cet excès, eft indiquée par la Nature, la raifon & l'obfervation; elle pourroit avoir de même les plus grands fuccès dans nos Colonies & en Italie. Les acides, un air renouvellé, un mélange de vin & d'eau, les fucs de tous les fruits aigrelets, une boiffon légère de quinquina, peuvent fuffire, & conviennent dans notre climat.

seigle bien dépourvue de son, & ajoutant à la décoction froide, quelques cuillerées de vinaigre, & plusieurs onces de cassonade ou de sucre sur une pinte de cette liqueur. Il seroit possible encore de mettre en usage les eaux minérales factices (1); elles ont un montant agréable au goût & à l'estomac des malades. Nous avons déjà observé que les malades ne doivent être nourris que de farineux, & qu'il faut absolument abandonner tous les bouillons gras: on peut leur faire quelques bouillons au beurre frais ou

(1) Pour faire une eau minérale factice, il suffit de jetter dans chaque bouteille de boisson destinée pour les malades une petite pincée d'Alkali fixe, ou de craie en poudre, & quelques gouttes d'huile de vitriol, de vinaigre ou de jus de limon. Il faut sur-le-champ boucher la bouteille, pour retenir les vapeurs qui se dégagent de l'effervescence du mêlange: c'est ce qu'on appelle *air fixe*, qui procure

panades, quelques crêmes d'orge ou de riz.

IX. La Médecine expectante, dont on a vanté si hautement les succès dans ces derniers temps, ne trouvera presque plus de partisans dans cette classe de maladies si communes & si destructives de l'espèce humaine; du moins on n'en fera point une loi générale pour tous les cas & pour tous les climats. Quoique ces Fièvres ne diffèrent dans le nord, comme dans le midi, que par des modifications particulières qui en

---

à la liqueur un goût aigrelet & agréable, & qu'il faut bien faire en sorte de retenir & combiner avec la boisson, par l'agitation de la bouteille, qu'on aura auparavant bien bouchée. On n'aura pas besoin de cette opération, lorsque le malade usera de ces acides & d'un mélange d'eau & de vin, de la bierre, qui en sont suffisamment pourvues. Cette découverte est due principalement au célèbre Docteur *Priestley*.

diminuent ou en augmentent l'activité, le traitement doit différer ſuivant mille circonſtances. En général, parmi un grand nombre de cauſes qui peuvent diſpoſer aux Fièvres putrides, il en eſt une bien commune, qui conſiſte dans les peines de l'eſprit & les ſoucis (1). M. *Pouppé Deſportes*, Médecin du Roi à Saint-Domingue, reconnoît cette circonſtance comme cauſe des maladies graves qui dépeuplent nos Colonies (2). Le Docteur *Lettſom* remarque, d'après M. *Hans-Sloane* (3), une différence conſidérable dans la facilité de guérir les Fièvres de ceux qui ſont tourmentés par leurs inquiétudes & par l'embarras des affaires,

---

(1) C'eſt bien là le cas d'adminiſtrer aux malades le vin, la bierre, comme cordial.

(2) *Voyez* Hiſtoire des maladies de S. Domingue.

(3) *Voyez* ſon Hiſtoire Naturelle de la Jamaïque, Vol. 1er, Introduction, pag. 31.

& de ces Indiens résidant dans la même Isle, qui, ayant moins de besoins, ont moins de soucis. » Les maladies de ces derniers, dit-il, cèdent » beaucoup plus promptement aux mê- » mes remèdes ».

Le Docteur *Lettsom*, en recommandant le quinquina à forte dose, fait, dans la suite de son Ouvrage, une remarque bien importante. » Il seroit, dit- » il, bien agréable de prévenir les maux » que le trop grand prix du quinquina » pourroit occasionner, en trouvant » dans le grand air, un fébrifuge, un » tonique & un antiseptique aussi puis- » sant que le quinquina lui-même; c'est » une drogue qui ne devroit pas être » soumise dans une Ville libre au mo- » nopole ni aux caprices des Souve- » rains ». En effet, on verra par la suite, par les observations, ou dans l'Ouvrage même de ce Médecin, que le quinquina & les plus puissans anti-

ſeptiques, adminiſtrés ſans le grand air, n'ont produit aucun bon effet. Il ſeroit bien plus ſûr, dans de certains cas, de faire reſpirer l'air frais aux malades ſans quinquina, que de leur adminiſtrer cette drogue ſans le grand air. Il faut encore prendre des précautions dans les degrés de froid. Le Docteur *Lettſom* obſerve lui-même qu'il ne faut point porter cette pratique à l'excès, comme c'eſt toujours le défaut ordinaire de toutes les méthodes. Gardons le juſte milieu, l'*aurea mediocritas* d'Horace. Le Médecin *Celſe*, avec ſon éloquence ordinaire, recommande qu'on tienne les malades dans une chambre vaſte & bien aërée (1).

(1) *Ut amplo conclavi teneatur æger, quo purum aërem & multum trahere poſſit, neque multis veſtimentis ſtrangulandus, ſed admodùm levibus tantùm velandus.* Lib. III, Ap. 7, p. 143.

---

*OBSERVATION fur une Fièvre maligne guérie en quelques heures. Extrait des Œuvres de* Chardin, *Tome* 9, *page* 300.

CET Illuftre Voyageur, dans fon voyage d'Ifpahan à *Bander-Abaffi*, fut atteint d'une forte de Fièvre putride, maligne, fort commune & endémique dans ce pays, qu'on nomme pour cela Fièvre de *Bander*. Il la croyoit mortelle; mais un Médecin du pays lui affura à la première entrevue, qu'il feroit bientôt guéri. En effet, un régime rafraîchiffant & des boiffons également rafraîchiffantes & à la glace, le rappellèrent bientôt à la vie: on lui fit boire tout-à-coup deux verres d'émulfion, une taffe de confection rafraîchiffante, une potion de deux pintes, très-amère, & quatre bouteilles d'eau

de ſaule; on choiſit l'inſtant de la plus grande ſoif, pour ajouter un bon morceau de neige à chaque taſſe de boiſſon, qui étoit compoſé d'eau d'orge & d'eau de ſaule, que le malade avaloit avec délices. Le lit du malade étoit étendu à terre & ſitué dans une ſalle baſſe, fraîche, qu'on arroſoit encore d'heure en heure. Cependant l'ardeur de cette Fièvre maligne, ne paroiſſant pas s'éteindre par tant de rafraîchiſſemens, on fit apporter deux ſeaux d'eau fraîche; on fit étendre une fine natte à la place du lit, ſur laquelle le malade fut couché tout nud en chemiſe, & ſans être couvert, pas même d'un drap; deux hommes furent occupés à l'éventer, en agitant l'atmoſphère; après quoi notre Voyageur étant placé ſur une chaiſe, on verſa ſur ſon corps, des hanches en bas, peu-à-peu, les deux ſeaux d'eau, & enſuite on baigna la tête, le viſage, les bras & la poitrine

d'une grande bouteille d'eau-rose. Alors le feu dévorant de ses entrailles diminua, & sa connoissance revint; la Fièvre disparut si subitement, que le malade en fut entièrement exempt à une heure après midi. On continua cependant les émulsions avec les semences froides, en recommandant au malade des concombres crus, des melons d'eau, & pour boisson l'eau d'orge avec l'eau de saule à la neige, en très-grande abondance; on lui fit sucer des poires, & on lui fit prendre du verjus en grande quantité dans le potage (1).

(1) Cette pratique, comme on l'a remarqué, est très-convenable en Perse, où la chaleur excessive cause les Fièvres ardentes. En Hollande & dans les Provinces septentrionales de l'Angleterre, les cordiaux, les échauffans de toute espèce, paroissent plutôt indiqués que les rafraîchissans, quoique dans presque tous les cas on ne puisse trop faire respirer aux malades un air pur & frais.

Cette obſervation, quoique d'un Hiſtorien peu verſé dans la Médecine, mais qui en étoit lui-même le ſujet, ne prouve pas moins combien les acides, les potions amères, les boiſſons rafraîchiſſantes, ſont utiles dans les Fièvres malignes, ſi communes dans les Pays chauds. On lit encore, dans un autre Hiſtorien, une obſervation ſemblable, qui vient à l'appui de la première. Le Baron de Haller a mêlé dans ſon Hiſtoire romaneſque d'*Uſong*, un fait vrai que je rapporte.

*Uſong*, Empereur de Perſe, en viſitant la Province la plus orientale de ſon Empire, paſſa dix-ſept jours ſous un ciel brûlant, ſans aucune commodité, parvint ainſi au Village de *Kerman*, en ordonnant, en perſonne, des travaux utiles. « Il part *de Kerman*, & ſe rend » à *Gomrom* par des déſerts ſablonneux; » il vit, dit l'Hiſtorien, les arbuſtes » de Hingis, & les laborieux Guèbres

» couper tous les jours une nouvelle
» tranche de ſes racines découvertes,
» dont le ſuc fait aux Indes une mar-
» chandiſe précieuſe, qui devient pour
» les Perſes une ſource de richeſſes;
» mais la vigueur *d'Uſong*, endurci à
» toutes les fatigues, ne le mettoit pas
» en état de réſiſter à un air étouffé, à
» de mauvaiſes eaux, & aux vapeurs
» empoiſonnées du terrein. Il fut at-
» taqué à *Gomrom* d'une Fièvre dan-
» gereuſe dans le temps qu'il ſe pré-
» paroit à voir, en perſonne, une pêche
» de perles à *Barein*. On tranſporta in-
» ceſſamment l'Empereur malade dans
» une des forêts de palmiers, qui ſont
» au pied des montagnes de *Genau* &
» *Gerun*, dont l'air eſt très-ſain, où les
» ruiſſeaux d'eau pure rafraîchiſſent
» la terre, & où règne un éternel
» printemps. Il arriva avec peine (vu
» ſon état de langueur) dans cette heu-
» reuſe contrée; mais les Médecins les
» plus

» plus expérimentés de *Lar*, apportèrent » à cette Fièvre brûlante, des citrons » de ces climats, & l'eau de melons » rafraîchiſſans: le changement d'air » éteignit inſenſiblement le feu qui le » conſumoit ».

---

*Extrait du Journal de Médecine, du mois de Février* 1775. Tom. XLIII.

## OBSERVATION

*Sur une Fièvre putride vermineuſe, guérie par le ſeul uſage du vin. Par M.* DEVILLAINE, *Chirurgien Gradué à Champagnolle.*

MARIE-FRANÇOISE *PRUD-HOM*, veuve d'un Charron de *Champagnolle*, âgée de 62 ou de 63 ans, d'un bon tempérament, tombe malade en 1773, dans le mois de Mars.

Elle éprouve d'abord des ſentimens de Fièvre par intervalles, puis c'eſt un friſſon ſi violent, qu'on ne peut la réchauffer; le corps eſt dans un mal-aiſe affreux; l'accablement eſt conſidérable; de fortes pandiculations, des bâillemens continuels, ne lui laiſſent pas un inſtant de repos.

La chaleur ſuccède bientôt au froid. La douleur de tête eſt atroce, la ſoif inextinguible, le ptyaliſme des plus incommodes; c'eſt alors que la Fièvre commence à ſe développer; le viſage eſt jaune & plombé, la bouche mauvaiſe, le langue extraordinairement chargée, un dégoût invincible pour tout ce qui eſt offert; de fréquentes & de continuelles envies de vomir, le vomiſſement même de quelques vers & des matières nidoreuſes & corrompues; tout annonce, dit l'Auteur, une Fièvre putride bilieuſe.

Alors, l'Auteur de cette Obſervation

proposé les évacutions, une boisson abondante, rafraîchissante & légèrement acide, à cause de la putréfaction; mais la malade refuse tout opiniâtrément; enfin, tout ce qu'il peut imaginer pour la tromper, ne sert de rien. Pendant qu'on essaie toutes les ruses, & qu'on ne trouve que de la froideur & de la singularité, la maladie déploie toutes ses fureurs, le sang s'allume, la Fièvre est au suprême degré, la langue se noircit; on tremble pour la gangrène; on craint la dissolution totale des humeurs.

Le pouls se déprime; le corps devient lâche; il tombe dans l'affaissement, & on apperçoit déjà de côté & d'autre, des plaques livides & pourprées: on tente le quinquina; on le donne en substance dans du pain à chanter; mais à peine la malade l'a reçu dans la bouche, qu'elle le rejette. Dans ces tristes conjonctures, l'Auteur ne

ſachant quel parti prendre, penſe que le vin pourroit lui être favorable, d'autant plus que dans l'état de ſanté, elle en buvoit rarement; on lui en préſente une cuillerée dans un verre d'eau; elle l'avale ſans répugnance, & on le lui continue cinq ou ſix fois par jour.

La maladie change par ce ſeul expédient; l'événement devient favorable; les éruptions ſont entretenues; la langue & la bouche ſe nettoient; il s'en détache des pellicules mortifiées; le ventre s'ouvre; la malade rend des portions de vers, dont l'odeur eſt inſupportable; la Fièvre s'éteint, les forces renaiſſent, l'appétit eſt dévorant, & la guériſon eſt parfaite.

Sa cure eût été bien plus courte, ſi, avec ce moyen, on avoit tenu la malade au grand air.

XII. Cette dernière remarque eſt importante pour les Habitans de Paris. La plupart des gens riches habitent

des appartemens très-chauds en hiver, où même il n'y a pas la moindre communication de l'air intérieur avec l'air extérieur. Il eſt très-important pour leur ſanté d'en renouveller l'air tous les jours, même pendant les plus grands froids, en ouvrant les fenêtres. M. *le Begue de Preſle* conſeille aux Habitans de cette Ville de renouveller l'air des appartemens le matin, d'y conſerver toujours un peu de feu, excepté dans les grandes chaleurs, & d'y brûler différentes eſpèces d'herbes aromatiques. Ce célèbre Médecin remarque que, dans preſque toutes les maladies que les Médecins ont à traiter dans les grandes Villes, ils doivent avoir égard à la putridité, qui les accompagne preſque toujours. Voyez *le Conſervateur de la Santé*, ou *Avis ſur les Dangers*, à l'article, *Dangers de l'air des grandes Villes*, ( Paris pris pour exemple ).

*Précautions à prendre contre l'infection des Prisons, & la contagion en général des Fièvres putrides.*

I. LE Lord *Bacon* obſerve que la plus pernicieuſe infection, après la peſte, eſt l'odeur des priſons.

II. Ce Mémoire pourroit être enrichi par des obſervations très-intéreſſantes ſur les dangers de la Fièvre de priſon, & ſur les avantages qu'il y auroit de prendre des précautions néceſſaires ; mais il nous ſuffit de remarquer que les priſons, qui ne ſont point aërées par le *ventilateur*, ou par tout autre moyen, comme par le feu, à la manière du Capitaine *Cook*, & où l'on néglige toute précaution, deviennent tôt ou tard des foyers de contagion. Les Annales d'*Eliſabeth* font mention d'une vapeur peſtiférée, ſortie des priſons,

lorſqu'on jugea *Roland Jekius*, comme ſéditieux, à Oxford, & que fort peu échappèrent à la maladie, qui fut très-meurtrière. Il eſt arrivé des accidens ſemblables dans la Ville de Londres, à différentes époques ; mais la Nation, toujours éclairée ſur ſes vrais intérêts, & pourvoyant avec une généroſité ſans exemple, à tout ce qui peut intéreſſer l'humanité, vient de prendre à cet égard les précautions les plus ſages. On en ſera inſtruit dans l'Ouvrage même du Docteur *Lettſom* (1).

---

(1) M. Colombier obſerve dans les *Principes ſur la ſanté des Gens de Guerre*, qu'il ſeroit eſſentiel qu'on ſe ſervît du ventilateur dans les lieux où il y a un grand nombre d'hommes malades ou mal-ſains, comme dans les hôpitaux, où il eſt ſi difficile de corriger l'impureté de l'air, & où tous les autres moyens uſités à cet effet ne peuvent ſuppléer au ventilateur, » Les Anciens auroient probablement, dit ce Médecin, ſaiſi avec plus

III. Plusieurs Médecins recommandent, après le ventilateur, pour aërer les prisons, l'usage du quinquina (1),

---

» d'empressement que nous, un expédient
» aussi utile, puisque, dans une occasion où
» il étoit important de corriger la corruption
» de l'air, ils souffrirent une manœuvre très-
» coûteuse & très-difficile que *Varron* pro-
» posa. Les maisons étant pleines de morts &
» de mourans, il fait ouvrir de nouvelles
» portes à tous les appartemens, en même
» temps qu'il fait fermer les anciennes issues.
» Par ce moyen, il procura un nouveau
» courant d'air aux malades, & l'épidémie
» cessa ».

(1) En général, toutes les décoctions des plantes amères, comme celles qui croissent dans nos climats, peuvent être substituées avec succès au quinquina, contre les Fièvres putrides. On doit les considérer comme stomachiques & anti-putrides. Cependant le quinquina paroît avoir des propriétés particulières, que l'expérience ne connoît pas encore dans les différentes plantes amères, pour combattre la putridité, & pour préser-

du vin, de la bierre, pour les prisonniers.

IV. On doit leur donner du linge

---

ver de la contagion. On peut prendre le quinquina en substance, en poudre, dans un verre d'eau, de vin, ou dans quelque autre liqueur convenable, à la dose d'un gros & demi, & même deux gros à la fois. D'une autre manière, il suffit de faire une décoction de quinquina en poudre, dans deux livres d'eau, pour la boisson d'un seul jour. Mais, au défaut de quinquina, trop cher pour être distribué aux prisonniers, on pourroit y suppléer par quelque autre amer.

Henri-Joseph Collin vient de publier que les fleurs d'*Arnica* ont des vertus admirables pour combattre les Fièvres putrides: ainsi cette plante peut être substituée au quinquina, comme plusieurs autres espèces de végétaux. Le même Auteur assure que les malades de Fièvres putrides, qui donnoient la veille le moins d'espérance, montroient le lendemain des signes de guérison, après l'usage des fleurs d'*Arnica*. Voyez *H. J. Collin*, *Nosocomii Paz*-

blanc, après les avoir fait laver, avant de les faire sortir de leurs cachots (1).

V. Les Juges & tous les Officiers de différentes Cours de Judicature, doivent prendre un gros de quinquina le matin à jeun, dans du vin ou quel-

---

*mauniani*, Phy. Ord. & Soc. Cor. Apost. Mas. Regim. &c. &c.

Le célèbre *Renichelli* a substitué au quinquina l'écorce de maronnier d'Inde réduite en poudre, dans le traitement des Fièvres intermittentes. M. *Sabarot de la Verniere* a répété ces mêmes expériences avec succès. Une once est divisée en douze prises égales, dont le malade prend une toutes les quatre heures.

(1) M. *Colombier* observe qu'il est essentiel d'entretenir la propreté du soldat; car la vermine & la pourriture sont, dit-il, d'autant plus à craindre, que dans les armées on a moins de facilité pour le blanchissage du linge. Il recommande pour les soldats les chemises bleues des matelots, parce que les matières colorantes qui servent à les teindre, étant antiseptiques & toniques, empêchent les mauvais effets de la vermine & de la sueur.

que autre liqueur, avant d'aller dans les Cours de Judicature, afin de se préserver de la contagion.

Il est triste, sans doute, qu'on soit obligé d'entasser les hommes les uns sur les autres, dans des lieux resserrés & peu aërés, d'où il peut sortir à chaque instant des vapeurs mortelles.

(1) Les prisons de Paris & les

---

(1) La vapeur qui sort du poumon de l'homme, détruit cent pieds cubes d'air par minute, selon l'observation de M. *Desaguilliers.* Cette vapeur respirée de nouveau est mortelle. Le célèbre M. *de Sauvages* calcule que l'homme mangeant environ cinq livres par jour, ces cinq livres se changent toutes, en vingt-quatre heures, en excrémens fétides & volatiles, sous la forme de transpiration insensible. Quelle doit être l'infection de nos prisons, où les hommes sont quelquefois renfermés pendant plusieurs années sans respirer l'air, ne buvant que de l'eau ou des bouillons gras, & ne mangeant que de la viande, sans fruits ni végétaux frais!

autres maifons de force, regorgent de malheureux atteints du fcorbut & d'autres maladies d'un caractère putride. Le bien public & la fanté des Citoyens, exigent que nous prenions des précautions.

« L'état des prifons mérite une » confidération particulière à l'occa» fion des hommes de guerre. Peut» être feroit-il plus avantageux pour le » bien du fervice, qu'on n'employât » pas auffi fouvent cette forte de puni» tion dans les Troupes. Il femble, du » moins, qu'il y en a de plus utiles pour » corriger les foldats ; car il eft affez » fréquent de les voir fortir de prifon » plus mauvais fujets qu'ils n'étoient » auparavant.

» Quoi qu'il en foit, il eft certain » que la conftruction de ce fejour af» freux, tend à la deftruction des » hommes. S'il n'étoit deftiné qu'à des » malheureux qui méritent la mort,

» on auroit moins de droits pour se
» plaindre de leur insalubrité. Mais
» enfin, on met souvent au cachot des
» soldats qui n'ont pas commis des
» crimes; & cependant ils y savourent
» l'amertume qui ne doit être réservée
» que pour le criminel. Privés presque entièrement de l'air, & plongés
» dans les ténèbres, ils ne respirent
» que le poison infect des excrémens,
» & les vapeurs putrides des corps qui
» sont à la chaîne: l'humidité, le froid,
» enfin toutes les horreurs destinées
» aux plus scélérats, concourent à
» rendre leur situation cruelle & dangereuse. Ils risquent de périr dans
» ce lieu, & souvent ils en sortent
» avec des maladies très-graves.

» Ces motifs devroient donc engager à changer la forme de la prison
» militaire.

» Il n'y a aucune nécessité de mettre
» le cachot dans un souterrain; il y en

» a encore moins de mettre dans un
» endroit très-étroit, pluſieurs hommes
» enſemble. Ainſi, ſans rien changer
» même de la ſévérité de ce lieu,
» on pourroit le rendre ſain, en le
» mettant dans un lieu ſec. Au reſte,
» il ſeroit très-eſſentiel de veiller à
» ce que la pourriture, l'infection &
» la vermine n'y régnaſſent pas; rien
» n'empêche d'y faire des fumigations,
» pour corriger l'impureté de l'air, en
» un mot, en puniſſant, rien ne s'op-
» poſe à ce que l'on prenne ſoin de la
» ſanté des priſonniers (1) ».

En 1746, dans une défaite des Anglois dans l'Inde, arrivée dans le Bengale, 146 Anglois, Officiers & Facteurs, furent conduits dans une priſon qu'on appelle le *trou noir*. Il

(1) Voyez les *Principes ſur la Santé des Gens de Guerre*, d'où cet article eſt tiré, par M. *Colombier*, page 86.

en arriva un accident terrible; 123 hommes en moururent en peu d'heures. Rien ne peut être comparé à la malignité de l'air enfermé & chargé de vapeurs, qui s'exhalent de tous les corps. Les papiers publics ont fait mention qu'à *Saulieu*, en Bourgogne, au mois de Juin 1774, des enfans étant assemblés dans l'Eglise au nombre de 60, pour faire leur première communion, il s'éleva une exhalaison si maligne d'une fosse qu'on avoit creusée dans cette Eglise, pour y enterrer le même soir un cadavre, que le Curé, le Vicaire, quarante enfans & deux cents Paroissiens, qui entroient alors, en moururent.



## *Précautions à prendre pour la ſanté des Matelots.*

I. NOUS pourrions mettre en uſage le ventilateur pour nos vaiſſeaux comme pour les priſons : en négliger les avantages, c'eſt rendre inutiles toutes les autres précautions contre les maladies putrides.

II. Le choux-croute, la bierre, la drêche, le vinaigre, le ſuc de limon, &c. (1), peuvent entrer dans l'approviſionnement de nos vaiſſeaux. Les effets merveilleux du choux-croûte, de la drêche, comme anti-putrides, ont

(1) En ajoutant du vinaigre dans une eau corrompue, on en corrige les mauvaiſes qualités. Voyez les *Principes ſur la ſanté des Gens de Guerre*, par M. *Colombier*, qui dit, d'après le Docteur *Ling*, que l'extrait de limon fait le même effet.

été démontrés dans le dernier voyage autour du monde, par le Capitaine *Cook*.

III. *Manière de faire le Choux-croûte.*

On prend la quantité de choux que l'on veut conſerver ; on les hache par petits morceaux ; on les place dans un tonneau propre, en répandant ſur chaque couche de choux, du genièvre & du ſel, à la quantité d'une livre & demie de ſel, & de deux livres de genièvre aux environs pour vingt-cinq choux entiers.

On preſſe bien le tout, & le tonneau étant rempli, on le couvre avec un linge & quelques planches, ſur leſquelles on met des poids conſidérables ou des pierres, de manière que la fermentation ne puiſſe pas les ſoulever.

Ils fourniſſent une grande quantité d'eau, qui coule au-deſſus, entre les bords du tonneau & les poids. Pour qu'ils ſe conſervent ſains & long-temps,

il faut avoir l'attention d'y ajouter un peu d'eau tiède avec du sel & du poivre en grain, si l'on veut, quand ils paroissent se dessécher.

On les prépare de différentes manières pour les manger à-peu-près comme les choux frais.

M. *Colombier* remarque qu'il est important d'avoir des provisions de végétaux récens. » Il y a deux manières, » dit-il, de se les procurer : la pre» mière, est d'avoir des caisses remplies » de terre, dans lesquelles on en sème; » mais ce moyen est insuffisant : la » seconde est de les préparer de façon » qu'ils se conservent, ce qui n'est pas » fort difficile. On peut, par exemple, » mariner des petits oignons avec du » sel, du vinaigre, &c. Le choux, le » haricot & plusieurs autres, peuvent » être conservés en les rangeant par » couches avec du sel, lorsqu'ils sont » très-secs, dans des vases de grès secs

» & propres : ces couches doivent être » minces, & lorſque le vaſe eſt plein, » il faut couvrir le tout avec du ſel, » le bien preſſer, & bien boucher l'ori- » fice, afin que l'air & l'humidité ne » puiſſent pas y pénétrer. Quand on » veut faire uſage de ces végétaux, il » faut les laver avec de l'eau chaude, » & on les trouvera frais & verts, » même au bout d'un an. Voyez les » *Principes ſur la ſanté des Gens de* » *Guerre*, au Supplément, *page* 455, » d'après le Docteur *Lind*, Traité du » ſcorbut ; & plus bas il eſt dit qu'il eſt » eſſentiel d'embarquer le plus grand » nombre de ſubſtances farineuſes & » de fruits qu'il eſt poſſible, parce que » les uns & les autres ſont anti-putrides, » comme l'avoine, l'orge, le ſagou, » les pommes, les raiſins ſecs, les » groſeilles rouges, les limons, les » oranges, *page* 457 ».

*Extrait des moyens employés par le Capitaine* Cook, *pour conſerver la ſanté des Matelots* (1).

LE Capitaine *Cook*, avec un équipage composé de cent dix-huit hommes, a fait un voyage de trois ans & dix-huit jours dans tous les climats, depuis le cinquante-deuxième degré nord, juſques au ſoixante-onzième degré ſud, avec la perte d'un ſeul homme, mort d'une phthiſie pulmonaire. Les moyens que ce grand Capitaine a mis en uſage dans ſon vaiſſeau, pour préſerver du ſcorbut & des autres maladies putrides,

(1) On les trouve dans un Diſcours lu dans l'Aſſemblée anniverſaire de la Société Royale, le 30 Novembre 1776, par M. *Pringle.* Cet Ouvrage m'a été communiqué dans ſon temps par M. *le Begue de Preſle.*

ſont auſſi ſimples que faciles à mettre en pratique.

« Nous avions, dit le Capitaine » *Cook*, à boire, une grande quantité de » malt ou drêche, dont on faiſoit une » boiſſon douce. On en donnoit deux » ou trois chopines par jour à ceux qui » avoient de la diſpoſition pour cette » maladie. Quand le Chirurgien jugeoit » à propos d'en donner une plus grande » quantité, on en faiſoit prendre juſ- » qu'à trois pintes dans les vingt-quatre » heures.

» C'eſt encore, dit-il, un des meil- » leurs anti-ſcorbutiques de mer, qu'on » ait trouvé juſques ici.

» Nous avions auſſi une grande pro- » viſion de choux-croûte, qui eſt non- » ſeulement une nourriture végétale » très ſalutaire, mais encore un très- » bon anti-ſcorbutique. Il ſe garde ſans » ſe gâter. J'en faiſois donner une livre » à chaque Matelot, deux fois par

» semaine, quand nous étions en mer, » plus souvent, quand on le jugeoit » nécessaire.

» Les tablettes de bouillon forment » encore un article essentiel, dont » nous avions aussi une forte provision; » on en donnoit ordinairement une » once à chaque homme, trois fois » par semaine, & une plus grande » quantité quand il le falloit, pour » mêler avec leurs pois. Quand nous » pouvions nous procurer des végétaux » frais, on les faisoit cuire avec les ta- » blettes de bouillon, de la farine de » froment, ou du gruau d'avoine. » C'étoit leur déjeûner le matin; leur » dîner étoit composé de poids secs, de » végétaux frais, cuits avec une dose » de tablette de bouillon.

» Nous étions pourvus de syrop de » limon & d'orange qu'on a mis en » usage dans différentes occasions.

» Parmi les autres articles de vivres,

» nous avions en provision du sucre en
» place d'huile, & de la farine de fro-
» ment, en place d'une grande quantité
» de gruau d'avoine. Je pense que le
» sucre est préférable, par rapport à ses
» qualités anti-scorbutiques, à l'huile
» qui peut produire des effets con-
» traires, du moins celle qu'on donne
» ordinairement en mer à l'équipage.

» Mais toutes ces provisions, même
» les plus essentielles, soit comme
» vivres, soit comme médicamens,
» seroient généralement sans succès,
» sans de certaines règles dans la ma-
» nière de vivre.

» L'équipage étoit partagé en trois
» veilles, excepté dans quelques oc-
» casions extraordinaires. De cette ma-
» nière, les hommes n'étoient pas si
» exposés aux intempéries de l'air,
» comme s'ils eussent veillé à tour
» de rôle; ils avoient le temps de sé-
» cher leurs hardes, quand il arrivoit

» qu'ils étoient mouillés, & on avoit
» grand ſoin de les expoſer le moins
» poſſible à l'humidité. On entretenoit
» parmi eux une grande propreté ; on
» veilloit à ce que leurs habits, leurs
» couvertures fuſſent conſtamment ſé-
» chés & propres.

» On prenoit les mêmes précautions
» pour entretenir le vaiſſeau ſec & pro-
» pre dans les entre-ponts. On l'aëroit
» deux ou trois fois par ſemaine, par
» le moyen du feu ; on parfumoit les
» entre-ponts avec de la poudre à
» canon humectée avec le vinaigre ou
» l'eau. Je faiſois ſouvent du feu dans un
» pot de fer, dans le fond du vaiſſeau,
» ce qui en purifioit l'air dans les parties
» les plus baſſes. On ne ſauroit prendre
» trop d'attention à la propreté, ſoit
» parmi les hommes de l'équipage,
» ſoit dans l'intérieur du vaiſſeau. La
» moindre négligence à cet égard, oc-
» caſionneroit une odeur putride

» dangereuſe, qu'on ne détruiroit que » par le feu ; & ſi on ne mettoit pas » en uſage ce moyen, il en réſulteroit » de fâcheuſes conſéquences.

» Les chaudières étoient conſtam- » ment propres.

» Je n'ai jamais permis qu'on donnât » aux Matelots la graiſſe de bœuf ſalé » de porc, comme c'eſt l'uſage, dans » la perſuaſion où je ſuis qu'elle expoſe » au ſcorbut.

» Je n'ai jamais manqué de prendre » de l'eau fraîche toutes les fois que j'ai » pu m'en procurer, quoique je n'en » euſſe pas de beſoin. Je regarde l'eau » récemment puiſée, comme beaucoup » plus ſalutaire que celle qu'on a gardée » quelque temps à bord. J'ai toujours » eu de l'eau en abondance pour tous » les beſoins de la vie, ſans être forcé » à une économie du côté de cet article » eſſentiel.

» Je ſuis convaincu qu'avec une quan-

» tité d'eau fraîche & une attention ſcru-
» puleuſe à la propreté, un équipage
» ſeroit rarement affligé du ſcorbut,
» quoiqu'il n'eût pas en proviſion quel-
» ques-uns des anti-ſcorbutiques dont
» on a parlé ».

C'eſt avec de telles précautions que le Capitaine *Cook* a fait le tour du monde ſur le vaiſſeau *la Réſolution*, & qu'il eſt arrivé en Angleterre après un voyage de trois ans & dix-huit jours, avec la perte d'un ſeul homme, mort de conſomption, ſans aucun mélange du ſcorbut; deux autres furent malheureuſement ſubmergés, & le quatrième fut tué d'une chute. Sans ces accidens, ce grand Capitaine fût arrivé en Angleterre avec le même nombre d'hommes avec lequel il s'étoit embarqué.



*Précautions à prendre pour la ſanté des Soldats dans les Armées.*

I. LES mêmes moyens préſervatifs & curatifs, peuvent être mis en uſage dans nos Armées. La petite dépenſe occaſionnée par les proviſions de ſucre, de bierre & de vin, eſt bien au-deſſous des frais immenſes des Hôpitaux.

Ce traitement ſimple peut conſerver un grand nombre d'hommes à l'Etat, ſur-tout, ſi on nourrit les ſoldats de légumes préférablement à la viande. M. *Colombier* penſe que la meilleure & la plus ſaine nourriture (1), eſt celle des végétaux, comme les plantes potagéres de toute eſpèce, les choux, les navets, les bettes, l'oſeille, le perſil,

(1) Voyez ſes *Préceptes ſur la ſanté des Gens de Guerre*, page 49.

la chicorée & les légumes de la classe des farineux, tels que sont les pois, les lentilles, le riz, les pommes de terre, &c. &c.

II. Dans les épidémies qui surviennent, soit dans les armées ou par-tout ailleurs, il seroit convenable de distribuer à cette classe du peuple la plus pauvre, du vin, de la bierre, du quinquina, s'il n'étoit pas trop cher, du sucre, & par préférence de la cassonade, comme des moyens curatifs & préservatifs.

Ces substances sont les plus puissans anti-putrides connus. La cassonade a principalement les admirables propriétés de résister puissamment à la putridité, de prévenir l'altération des fluides des animaux: on peut la mêler avec tous les alimens & toutes les liqueurs. M. *Colombier* veut que le soldat ne manque jamais d'oxicrat, soit dans les

marches, ſoit dans la chambrée (1).

III. Dans les épidémies putrides qui attaquent les armées, le plus ſûr eſt de diſtribuer aux ſoldats malades ou ſains, une grande quantité de vin, comme le haſard procura cet expédient à l'armée de *Jules-Céſar* dans la Macédoine en temps de peſte, ce qui réuſſit à merveille (2). M. *Tiſſot* conſeille les fruits dans la dyſſenterie épidémique, qui a beaucoup de rapport, pour l'ordinaire, aux Fièvres putrides. Voyez l'*Avis au Peuple*, *page* 365, où ce ſavant Médecin rapporte qu'un Régiment Suiſſe, en garniſon dans les Provinces méridionales de France, fut ſauvé d'une dyſſen-

---

(1) L'oxicrat eſt un mélange d'eau & de vinaigre.

(2) On ne peut pas blâmer, dit M. *Colombier*, l'habitude des ſoldats de boire un peu d'eau-de-vie le matin; mais, quant à la bierre, c'eſt de toutes les boiſſons la plus ſaine. *Voyez page* 76 & 77.

terie affreuse, par une grande quantité de fruits qu'on distribua aux soldats; on transportoit même les soldats malades dans les vignes; il n'en mourut plus un seul, & il n'y en eut plus d'attaqués. Et plus bas, *page* 366, il est rapporté, d'après M. le D. G. *Baker*, très-habile Médecin, que dans la dyssenterie qui régna à Londres, en 1762, on observa que ceux qui avoient mangé une grande quantité de fruits, n'en avoient pas été attaqués.

IV. *Ludwig* recommande que les Magistrats fassent distribuer du vin & des acides de toute espèce aux pauvres malades, comme les remèdes les plus efficaces en temps de peste (1). *Fallope* rapporte que les malheureux qui servoient les pestiférés, se préservoient de la contagion en mâchant

---

(1) Voyez *Inst. Med. Forens.* Part. I, Cap. IV, §. 84. *Cavendi morbi universales.*

du quinquina & buvant du vin (1).

Les Armées Romaines faiſoient une grande proviſion de vinaigre avant de ſe mettre en campagne : les ſoldats s'en ſervoient pour ſe préſerver des maladies contagieuſes. Les Turcs font de même un grand uſage de ſorbet, qui eſt chez eux le nom d'un breuvage compoſé de ſucre & de citron, à-peu-près comme notre limonade : ils gardent cette boiſſon agréable en poudre, ſurtout celui d'Alexandrie, qui eſt très-eſtimé, & que le Commerce tranſporte dans tout ce vaſte Empire. On met une cuillerée de cette poudre dans un grand verre d'eau ; il ſe mêle à l'eau de lui-même, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'agiter le vaſe, & fait une boiſſon auſſi ſaine qu'agréable & rafraîchiſſante. Nous

---

(1) Voyez *Falloppe*, Lib. *de Bubone peſtilente.* Voyez auſſi *Obſer. Medicar. Rarar. &c. Joannis Stenckii*, à Grafenberg, page 878, d'après *Fallope.*

pourrions de même imaginer une mixture semblable, qui feroit très-commode & très-utile pour les Armées & pour les voyages de long cours. M. *Colombier* rapporte qu'on s'est servi avec succès du vinaigre dans nos Armées, dans la dernière guerre, à l'exemple des Romains. C'est le moyen le plus certain, le plus prompt & le plus sain, selon cet Auteur. On donnoit aux soldats chargés du bidon, une certaine quantité de vinaigre, qu'ils ajoutoient à l'eau qu'ils alloient puiser; & il seroit bon, dit-il, que cette méthode s'étendît sur les chambres des soldats. Voyez les *Principes sur la santé des Gens de Guerre*, page 70.



PREMIERE

## PREMIÈRE OBSERVATION.

Au mois de Janvier 1773, *Guillaume Sugden*, demeurant près de *Spital-Square*, ayant eu occasion de visiter un misérable Attelier très-resserré, dans *Spital-Fields*, fut d'abord attaqué de nausées & de foiblesse, au point qu'il fut obligé de garder la chambre, dès qu'il fut de retour chez lui.

Je fus appelé pour le voir vers le le huitième jour de sa Fièvre : je le trouvai affecté de mal-aise, d'une grande foiblesse ; la langue, les dents étoient couvertes d'un amas considérable de pourriture ; le délire étoit permanent. Ces symptômes & plusieurs autres semblables me firent juger aisément que c'étoit une espèce de *Fièvre de prison*,

ou une véritable *Fièvre d'attelier.* Après les émétiques antimoniaux, je lui adminiſtrai les potions cordiales ordinaires, ou les communs *placebos* (comme on appelle), car je n'avois pas encore oſé employer le quinquina avec la même liberté que j'ai cru néceſſaire dans la ſuite; il prit donc ce cordial alperſide, le jus de limon neutraliſé, l'alkali volatil, & le ſel de ſuccin; il prit les teſtacées épicés, les plus recommandables & les plus compoſés, la confection cardiaque, juſqu'à ce que j'eus tout à craindre pour ſa vie. Les ſelles involontaires & noirâtres, le délire & la foibleſſe extrême, devenoient chaque jour de plus en plus effrayans; & enfin un de mes Confrères appelé en conſultation, conſentit de tenter le quinquina à grande doſe, avec le libre uſage du vin; quand le pouls battoit cent-cinquante fois avec des ſoubreſauts. J'appris que mon

malade s'abſtenoit abſolument de cette boiſſon lorſqu'il étoit en ſanté, & qu'à peine en avoit-il bu un verre pendant un an, parce qu'il avoit éprouvé que la plus petite quantité de vin lui cauſoit des douleurs de tête. Il eſt remarquable cependant que, dans cette Fièvre, lorſqu'il en eut goûté, à peine voulut-il d'aucune autre eſpèce de boiſſon, pendant un jour ou deux ; outre ces remèdes il ne voulut pas même qu'on le trempât d'un peu d'eau, &, quoiqu'il fût âgé de plus de quarante ans, j'oſe aſſurer qu'il conſomma une plus grande quantité de vin dans une ſemaine de ſa maladie, que pendant l'eſpace de pluſieurs années précédentes. Il étoit logé dans un lieu bien aëré, c'eſt pourquoi on n'eut pas beſoin de le tranſporter au grand air hors de ſa maiſon ; mais je le fis lever chaque jour pour être expoſé à un courant d'air : le quinquina en quantité, le vin rouge de *Porto*, &

l'air frais, le rendirent à ſa famille en dix jours en aſſez bonne ſanté.

Pendant le cours de cette Fièvre, je fus très-attentif aux changemens de l'urine; mais ils étoient ſi irréguliers, qu'il ne me fut pas poſſible d'en tirer quelque concluſion, à moins qu'on ne regarde ces changemens comme d'une légère conſéquence. Nous ſoupçonnons avec raiſon des ſymptômes de putridité, lorſque les urines ſont d'un brun de chocolat. On doit faire peu de fond ſur les nuages & les ſédimens de l'urine, qui ſont exceſſivement variables; & j'ai obſervé que le ſédiment briqueté dont on parle tant, eſt un prélude de la mort.



## *OBSERVATIONS II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII.*

VERS la fin du mois de Mai 1773, je fus appelé pour visiter quelques familles qui demeuroient dans une cour dans *Long-lane Aldergaate-Street.* Un prisonnier relâché de *Newgate*, atteint d'une Fièvre maligne ou de la Fièvre de *prison*, avoit été transporté dans cette maison; bientôt quatorze personnes de la même petite cour furent attaquées de la même Fièvre; il en mourut une avant que je fusse consulté, & une autre fut transportée à l'Hôpital; il en resta onze sous ma direction, qui furent parfaitement rétablies par ma manière de traiter; quelques-unes cependant avec beaucoup de difficulté. Je leur donnai de fortes doses d'élixir de vitriol, au défaut d'autre vin anti-septique, dont mes malades étoient dépourvus, quoi-

qu'ils y subſtituaſſent de la forte bierre. (1) Quelques femmes qui donnoient à tetter, continuèrent de le faire, ſans que les enfans en fuſſent incommodés ; & cet exemple prouve combien peu les fluides ſont primordialement affectés. « Plus on connoît la nature du corps » humain (dit le Docteur *Heberden*), » plus nous trouvons de raiſons pour » croire qu'on ne doit pas chercher le » ſiège des maladies dans le ſang, parce » qu'elles paroiſſent n'avoir que peu de » rapport à ſes qualités ſenſibles ».

## *OBSERVATION XIII.*

Le 16 Septembre je fus appelé pour voir dans *Cornhill* un jeune homme de

(1) Je ne connois aucun Auteur qui ait rapporté un exemple de Fièvre de *priſon* attaquant le beau ſexe. Quelques-uns des cas mentionnés ci-deſſus, paroiſſent démontrer que cette Fièvre ne s'étend pas univerſellement ſur les femmes.

famille : quoique la fiévre commençât, les ſymptômes m'annoncèrent d'abord une fièvre putride bien caractériſée.

La timidité & l'exemple des Médecins ordinaires me forcèrent de commencer mon traitement par les cordiaux, comme la confection cardiaque, le contrayerva, les ſels volatils, &c. Ne voyant aucune intermiſſion ſalutaire de la fièvre, le premier état étant toujours le même, la peau devenant très-ſéche & fortement échauffée, les urines ne fourniſſant aucun ſédiment, preſſé alors par la néceſſité & par ma conſcience, j'adminiſtrai le quinquina ſous la forme ſuivante :

℞. Poudre de quinquina, une once & demie, faites bouillir dans l'eau de pluie, depuis demi-livre, juſques à une ; ajoutez à la colature, eſprit de vitriol aromatique, un gros.

Mêlez & prenez la quantité preſcrite chaque jour.

OU

℞. Pulv. cort. peruv. ℥ 1 ſſ.
Coq. ex aq. pluvial. ℔ ſſ. ad. ℔ 1;
Colaturæ adde ſpir. vol.
Arom. . . . . . . . . ʒ 1.
M. & ſumatur quantitas præſcripta ſingulis diebus.

Le jour ſuivant, le pouls qui avoit été à 150, tomba à 130; les urines dépoſèrent un petit ſediment, le délire qui duroit depuis plus d'une ſemaine, ſe diſſipa peu-à-peu; une douce tranſpiration ſuccédant, m'engagea de preſcrire au malade une drachme d'elixir de vitriol, en place de l'alkali volatil; le troiſième jour le malade ne reſſentit plus aucune atteinte de fièvre.

Quoique le malade ne ſortît pas de ſa chambre, il étoit levé les trois quarts du jour & expoſé au grand air; avec le quinquina, il but chaque jour une bouteille de vin vieux.

## OBSERVATIONS XIV.

Le 15 Octobre je fus appelé auprès de *François Collingwood de Horſeſhoe-paſſage-newgate-ſtreet.* Ce jeune homme, âgé de 13 ans, étoit malade, depuis environ ſix jours, d'une fièvre putride qu'il avoit priſe en viſitant un de ſes parens; ſon pouls étoit à 130; il avoit un délire perpétuel, ſans aucun intervalle de raiſon, mais très-peu de pétéchies. Il avoit été conſtipé pendant deux ou trois jours, avec un ſommeil interrompu & inquiet. J'ordonnai de faire ouvrir les fenêtres & les portes, & de le ſortir du lit, de boire du vin, de la petite bierre, le plus ſouvent qu'il lui ſeroit poſſible, & de prendre les remédes ſuivans :

℞ Décoction de quinquina, une once, à prendre de deux heures en deux heures.

℞ Poudre ſolutive, un demi-ſcrupule pour le ſoir.

*OU*

℞. Décoct. peruv. ℥ 1 alternis horis.
℞. Pulv. ſolutiv. ʒ ß. horâ ſomni.

Le 9, je trouvai ſa fièvre fort diminuée, le pouls étoit à 100, le délire, les pétéchies avoient de même diſparu; en un mot il étoit en ſi bon état, que je crus pouvoir diſcontinuer mes viſites, & je le rencontrai peu de jours après en aſſez bonne ſanté.

---

## *OBSERVATION XXVIII.*

LE 28 Octobre, peu de jours après la mort de Marie *Croone*, ſa fille, âgée de ſept ans, tomba malade. On me fit appeler &, après avoir démontré à la famille le danger d'être renfermé & les avantages de l'expoſition à l'air frais, je l'emportai à la fin & je parvins à

faire ouvrir les fenêtres & les portes, & à faire exposer la malade à l'air frais; son pouls étoit à 140; la surface du corps couverte d'un grand nombre de pétéchies; le délire étoit continuel, avec des inquiétudes, une soif très-grande & la diarrhée. Outre le vin & la bierre, j'ordonnai de prendre d'heure en heure une once de décoction de quinquina.

Le 2 Novembre elle avoit été exposée à l'air comme je l'avois ordonné, & on lui avoit administré la décoction; son pouls étoit à 120, avec peu de fièvre; je lui ordonnai la même décoction à prendre toutes les deux heures; elle avoit toute sa connoissance; sa langue étoit moite & elle paroissoit se rétablir; aussi comme elle se transporta ce jour-là *au Dispensaire général*, elle en fut renvoyée dès le 4.

## *OBSERVATION XXIX.*

*J. B. dans Eld-Swan-Alley-Thanneas-Street.*

Je viſitai le 24 Octobre cet homme d'un moyen âge, vers le ſeptième jour de ſa fièvre; on l'avoit traité avec des potions neutres, la confection cardiaque & les autres *placebos*; on me conſulta à cauſe d'une mortification dans la région de l'aîne; le malade étoit fréquemment délirant avec inſomnie & aliénation d'eſprit, de manière qu'il ne reconnoiſſoit pas les domeſtiques qui étoient autour de lui, le pouls étoit à 130, irrégulier & fóible, l'abdomen étoit tendu & le ventre conſtipé; on preſcrivit au malade l'expoſition à l'air frais dans ſa chambre, le libre uſage du vin, de la petite & forte bierre avec les préparations ſuivantes:

℞. Quinquina en poudre, une once & demie, faites bouillir dans deux livres d'eau de pluie, réduites à dix onces, pour en faire prendre au malade deux onces toutes les heures.

*O U*

℞. Pulv. Corr. peruv. . . . ℥ 1 ß.
Coq. in aq. pluvial. . . ℔ 11 ad ℥ X.
Cujus capiat. . . . . . . . . ℥ 11 ſingulis horis.

Comme il étoit conſtipé, je lui preſcrivis trois grains de calomel dans une pillule, pour prendre tout de ſuite; & 15 gouttes de teinture thébaïque à l'heure du ſommeil.

Le 25, le délire & l'aliénation d'eſprit paroiſſoient s'être totalement diſſipés, & il y avoit un calme ſenſible dans ſon pouls qui n'étoit qu'à 110, & la langue étoit moite; la mortification n'avoit pas augmenté, mais les bords paroiſſoient plus enflammés, phénomène qui précéde la ſuppuration des parties mortes; il but à ma ſanté une pinte de

forte bierre à la main, & l'avala preſque toute d'un ſeul trait.

Le quinquina fut continué, & l'expoſition au grand air ; il obtint une ſelle de la pillule, & il ne reſta plus de tenſion dans l'abdomen.

Le 26 Octobre, le pouls étoit à 86 ; l'eſcarre parut ſe ſéparer par dégrés ; le malade dormit bien, & il commença à ſentir de l'appétit ; j'attendis juſqu'au lendemain, & il me parut en état de manger, plutôt que de prendre des remèdes.

## *OBSERVATION XXXIV.*

DANS le tems que je viſitai cette malheureuſe famille, j'eus occaſion de ſoigner près de *Moorfields*, une jeune femme qui offroit des ſymptômes auſſi violens, & non moins alarmans que ceux dont j'ai parlé plus haut. Dans ſon délire, qui ſubſiſtoit depuis quelques jours, avec des mouvemens de ſtupeur, elle fit pluſieurs tentatives pour ſe tuer elle-même, avec des couteaux, des ciſeaux, & tous les inſtrumens en général qui étoient à ſa portée ; les pétéchies s'étendoient ſur toute la ſurface du corps ; les matieres des ſelles & des urines paſſoient involontairement ; le pouls étoit à 150, avec des ſoubreſauts très-remarquables & tout indiquoit un mouvement fâcheux ; les yeux, la langue, la reſpiration annonçoient une mort prochaine. Je lui fis

avaler, dans une de mes visites, environ huit onces de mixture de quinquina en un seul coup & en ma présence ; cette potion produisit un si grand bien dans la machine, que la malade parut ressusciter de la mort à la vie ; alors je hazardai de prescrire la même dose toutes les deux heures jusqu'au lendemain sous cette forme.

℞. Mixture de quinquina & décoction de quinquina, parties égales ; donnez-en au malade huit onces, de trois heures en trois heures.

*OU*

℞. Mixt. peruv. . . . . } Ana. p. æq.
Decoct. peruv. . . . }
Capiat ℥ VIII. tertiis horis.

Avant cette époque j'avois ordonné de plus petites doses : mais le soir suivant la connoissance lui étoit revenue ; elle étoit beaucoup mieux, ce qui m'engagea à diminuer considérablement les doses, par rapport à une légere diarrhée

rhée qu'elle avoit. Depuis ce tems-là on ne remarqua rien de nouveau ; elle recouvra ses forces peu-à-peu, & elle est aujourd'hui dans la meilleure santé.

L'enfant à qui elle donnoit à tetter dans les intervalles de sa fièvre, ne fut atteint d'aucun symptôme de la maladie; son lait, pendant ses progrès, diminua & disparut enfin entièrement.

---

## *OBSERVATION XXXV.*

*Samuel Millar, âgé de 46 ans. De Baptiste-head-court, dans White-Cross-Street.*

LE 29 Octobre je fus appelé pour voir Samuel Millar ; je le trouvai renfermé dans une petite chambre, baigné d'une sueur immodérée, de manière que les couvertures du lit étoient mouillées comme si on les avoit trempées dans l'eau, & répandoient

même hors de la chambre une vapeur infecte ; le pouls étoit à 130, & il y avoit 14 jours que la fièvre avoit commencé ; la ſurface de ſon corps étoit couverte de pétéchies ; l'aliénation d'eſprit, la diarrhée & la ſueur étoient les principaux ſymptômes qui l'avoient réduit dans un état de maigreur extrême. J'ouvris dans l'inſtant les portes & les fenêtres de la chambre & lui fis avaler une pinte de *Porter* ; j'ordonnai qu'on le menât dans *Moorfields* après qu'il auroit changé de chemiſe, & qu'on lui donnât une ſeconde pinte de *Porter*, avec deux onces de mixture de quinquina à chaque heure.

Le 30 Octobre, il étoit infiniment mieux ; le *Porter* & le quinquina lui avoient procuré du ſommeil ; en conſéquence je fis continuer. Il conſentit à ſe promener dans *Moorfields*, quoiqu'il eût gardé le lit deux jours de ſuite.

Le 2 Novembre, son pouls étoit à 80, sans fièvre ; il avoit bien dormi & demandoit à manger ; sa santé fut rétablie sans autre remède; je discontinuai mes visites.

---

## SUITE D'OBSERVATIONS.

*EXTRAIT du Journal Historique & Politique de Genêve, du Samedi 3 Août 1782.*

LA Suette Miliaire, cette maladie épidémique qui a fait tant de ravages & causé tant d'alarmes dans le Languedoc, s'est étendue aussi à la ville de Foix, où elle éclata le 10 Mai dernier; la dévastation qu'elle avoit causée dans les environs, étoit bien propre à effrayer les habitans de cette ville; leurs craintes augmentèrent lorsqu'ils virent leur Médecin ordinaire

attaqué de cette cruelle maladie. M. Duvexy, Seigneur de Bénac, Docteur en Médecine, & Membre du Conseil de la Ville, qui, depuis long-tems, avoit abandonné l'exercice de la Médecine, dans lequel il s'étoit acquis une juste célébrité, s'empressa de le reprendre dans cette circonstance fâcheuse; sa bienveillance & son humanité lui firent quitter sa retraite, pour voler au secours de ses concitoyens; sa prudence, ses savantes méditations, son expérience, mirent en usage, dès les premiers momens, les traitemens les plus convenables pour opérer une prompte guérison. Ses succès ont été constans: de plus de six cens malades qu'il a traités, il n'en est péri aucun; il s'est écarté pour cela des méthodes indiquées dans les Mémoires nombreux envoyés à Foix; il a fait observer un régime tout opposé, & il a inspiré la confiance la mieux méritée

à tous ses malades. Le Maire, le Lieutenant de Maire, les Consuls & le Conseil de la ville de Foix, assemblés le 14 Juillet, ont arrêté, par délibération, de donner une marque flatteuse de reconnoissance & de sensibilité, au citoyen qui avoit si bien mérité de sa Patrie; le discours du Maire à cette occasion, est très-intéressant & très-bien fait. La distinction qu'accordoient les anciens Romains à celui qui avoit sauvé la vie à un Citoyen, devoit naturellement être rappelée, & c'est celle que la ville de Foix a cru devoir à M. Duvexy. Il fut arrêté en conséquence, que le Corps de Ville en entier, les Officiers Municipaux à la tête, iroit présenter le même jour, à la fin de la Séance, une Couronne civique qu'on attacheroit à sa porte, avec tout le cérémonial usité en pareil cas; le cortège précédé par un détachement des

Compagnies provinciales ſous les armes, avec muſique militaire, le tout annoncé par trois ſalves de mouſquéterie & des trois pièces d'artillerie du Château, au moment où la couronne civique ſeroit placée ; il fût arrêté encore, que M. Duvexy ſeroit prié d'accepter tous les témoignages d'eſtime & d'attachement dont le Corps de Ville en particulier, & tous les habitans en général, lui font le plus pur hommage ; & qu'on le prieroit d'accepter copie de cette délibération. Cette cérémonie touchante, inſpirée par la reconnnoiſſance, ne fait pas moins d'honneur à ceux qui l'ont ordonnée qu'à celui qui en eſt l'objet.

*EXTRAIT du Journal de Paris, du 2 Juillet 1783.*

## MÉDECINE.

La Suette Miliaire, qui a été funeste dans le haut du Languedoc, régnoit, avec une sorte de fureur, à Montferrand près de Toulouse, & y avoit déjà enlevé huit ou dix habitans, lorsqu'un particulier y arrive, & s'annonce comme possesseur d'un spécifique contre cette maladie; il entre dans une maison, voit un homme près de succomber; il lui fait avaler un verre de vin dans lequel il met cinq ou six gouttes de son prétendu spécifique, découvre le malade, inondé de sueurs, l'essuie, le fait sortir du lit, lui donne des alimens, & le place, légérement couvert, au grand air; pré-

tendant que c'eſt la ſeule manière d'obtenir des effets de ſon remède. Bientôt le malade eſt ſoulagé ; il recouvre ſes forces, & guérit ; la réputation de notre nouvel Eſculape eſt faite ; il traite de la ſorte les quarante malades qui exiſtoient à Montferrand, &, au bout de trois jours, il n'y a plus d'épidémie. Le vin, les alimens & l'air frais, voilà, Meſſieurs, le ſpécifique de notre homme : car il ajoutoit au vin, quelques gouttes de vinaigre, pour avoir l'air d'ajouter quelque choſe.

---

*EXTRAIT du Journal Hiſtorique & Politique de Genève, du* 15 *Juillet* 1783.

LA maladie connue ſous le nom de *Fièvre Miliaire ou Suette*, écrit-on de Sarlat, s'eſt manifeſtée ici dans le mois

de Mai ; elle y a d'abord été bénigne ; le 8 de ce mois, elle est devenue grave & maligne ; 800 personnes ont été attaquées presqu'en même-temps, & 41 ont été enlevées dans l'espace d'une semaine, tandis qu'ordinairement il n'en périt chaque année qu'environ 60 : le sieur Brunel, Médecin, s'y est rendu le 26, sur l'invitation des Capitouls, à qui les Officiers Municipaux de Sarlat avoient demandé un Médecin qui eût suivi cette maladie.

A son arrivée il y avoit encore 600 malades alités, dont plusieurs étoient mourans, puisque tous avoient reçu le Saint-Viatique, & un grand nombre l'Extrême-Onction. Le sieur Brunel assure que cette maladie n'est rien en soi, qu'il ne faut pas s'en occuper, que pour guérir il suffit de sortir du lit, & de respirer un air frais. Au même instant les 600 malades se lèvent, sont guéris. Il prescrit à ceux qui pour-

roient en être atteints, de ne pas se coucher; & avec cette méthode ceux qui en ont été attaqués depuis, n'ont presque pas été malades, quoique couverts d'éruptions.

Dans la ville de Domme, & dans une vaste Paroisse du voisinage, où la maladie n'avoit paru que depuis deux jours, & avoit déjà moissonné plusieurs personnes, la même méthode a eu le même succès.

Le sieur Brunel n'a pas seulement eu la gloire de rendre la santé aux malades & aux mourans, il a encore rendu le calme & la tranquillité aux esprits abattus par la terreur & la consternation; toute cette révolution a été l'ouvrage d'une heure: ceux qui en ont été témoins ont encore de la peine à le concevoir.



---

*OBSERVATIONS plus décisives encore que toutes les précédentes.*

L'HISTOIRE nous a conservé un exemple mémorable de ce que peuvent le changement de lieu, la bonne nourriture & l'usage du vin, pour la guérison des maladies épidémiques.

César, après l'échec qu'il reçut près de *Dyrachium*, aujourdhui *Durazzo*, conduisit son armée dans la Macédoine, où il se trouva dans une si grande disette de vivres, que la peste se mit dans son camp. En passant par la Thessalie, il prit la ville de Gomphes où il trouva une grande quantité de vins & d'autres provisions; ses Soldats en burent en abondance, & la peste cessa sur le champ. (*Voyez* Plut. vie de César, traduction d'Amiot, édit. de Vascosan, *fol.* 506). *Philippe*

*Guibert*, Médecin de la Faculté de Paris, aſſure auſſi, d'après *Plutarque*, que cette cruelle maladie ceſſa incontinent comme par une eſpèce de miracle. ( *Voyez* les Œuvres charitables de ce Médecin, *page* 517, à Rouen, 1545 ). Les plus célèbres Médecins de la Faculté de Paris ont recommandé le vin contre la peſte; ils l'appeloient *cardiacum cardiacorum*, *le cordial des cordiaux*; mais il ne faut pas s'y tromper; il agit plus ici comme anti-putride que comme cordial. *Guibert* s'en eſt ſervi avec ſuccès en lavement. ( *Voyez page* 649 ).

Ce n'eſt plus, comme l'on voit, quelques guériſons iſolées qui demandent l'eſſai de la méthode que je viens de décrire, ce ſont plus de quatorze cents perſonnes guéries en des tems & des lieux différens; c'eſt enfin le ſalut miraculeux d'une armée entière, qui dépoſent de l'efficacité de cette méthode.

# RECETTES.

*Employées dans le Traitement des Fièvres Putrides.*

*Poudre Solutive.*

℞. Jalap en poudre . . . . ℥ ii.
Cryſtaux de Tartre en poudre . ℥ i.
Eſpèces Aromatiques . . . ʒ i.
Mêlez pour l'uſage.

*Eſpèces Aromatiques.*

℞. Racine de Gingembre . . ℥ i.
Semence douce de Fenouil,
d'Anis, de chaque . . . . ℥ ſſ.
Pulvériſez ſéparément & mêlez le tout.

*Mixture de Quinquina.*

℞. Ecorce de Quinquina en poudre ℥ ii.
Teinture Aromatique . . . ℥ i.
Eau pure . . . . . . ℥ xv.
Mêlez d'abord la poudre avec la Teinture, & ajoutez la quantité d'eau preſcrite : il ſe trouve une drachme de quinquina par once de mixture d'eau.

*Teinture Aromatique.*

| | | |
|---|---|---|
| ℞. Calycis Caſiæ . . . . | ℥ | I. ſſ. |
| Sucre blanc . . . . . | ʒ | II. |
| Eſprit-de-vin foible . . . . | ℔ | I. |

Broyez d'abord le ſucre avec l'Aromate, & ajoutez l'eſprit-de-vin ; laiſſez digérer ſans chaleur, & coulez.



*EXTRAIT d'une Lettre écrite à M. TURGOT, Contrôleur-Général, &c., par M. DE LASSONE.*

J'AI lu avec beaucoup d'attention le manuſcrit que vous m'avez fait l'honneur de ſoumettre à mon examen ; cet ouvrage contient des obſervations très-intéreſſantes ; beaucoup de faits très-détaillés établiſſent la grande efficacité du quinquina adminiſtré par une méthode toute neuve & particulière à l'Auteur, pour guérir plus ſûrement & plus promptement les fièvres vraiment putrides ; on y démontre auſſi combien il eſt avantageux, pour coopérer à ces guériſons, de renouveller l'air que les malades reſpirent ; d'expoſer, même fréquemment, les malades à l'impreſſion de l'air froid, conformément à ce qui eſt actuellement

pratiqué dans le traitement de la petite vérole.

Cette nouvelle méthode de procéder dans la curation de ces maladies meurtrières, eſt d'autant meilleure, qu'elle eſt plus facile, bien moins compliquée, plus expéditive, & ſuivie des plus grands ſuccès.

Je trouve encore dans cet ouvrage pluſieurs remarques importantes ſur bien des précautions à prendre pour prévenir la contagion facile à s'établir dans les priſons & autres lieux ſemblables, reſſerrés, peu aërés, & pour empêcher que les maux dérivant de ces ſources empoiſonnées ne ſe propagent & ne ſe communiquent, &c.

Il ſeroit donc utile de publier tout ce qui concerne directement ces objets eſſentiels, &c.

Je penſe qu'un précis fait ſur ce plan, pourroit être fort utile aux Médecins, & ſerviroit d'un bon guide

aux perſonnes charitables, dont le zèle les porte à ſecourir les pauvres malades, qui ne ſont pas à portée d'être traités par les gens de l'Art.

Je ſuis, &c.

*Signé*, LASSONE.

A Verſailles, ce 23 Décembre 1775.

---

*LETTRE de M.* VICQ-D'AZIR, *de l'Académie des Sciences, & Médecin de la Faculté de Paris, à M. BANAU.*

IL m'a été renvoyé, Monſieur, des Bureaux de M. le Contrôleur-Général, un Mémoire très-intéreſſant ſur le traitement des fièvres putrides, dont vous êtes l'Auteur; M. de Laſſone, qui en connoît tout le prix, a déjà fait à ce ſujet un rapport très-avantageux, qui s'y trouve joint; j'ai eu l'honneur de lui en parler hier à l'Académie,

& nous ſommes convenus enſemble que j'aurois celui de vous écrire pour vous en notifier la réception, & pour vous annoncer en même-temps, qu'étant à la veille de faire, par ordre du Roi, un voyage de cinq ſemaines, je me trouve dans l'impoſſibilité de vous voir à ce ſujet; à mon retour, je m'empreſſerai d'en conférer avec M. de Laſſone. Votre Ouvrage ſera mis expreſſément ſous les yeux du Miniſtre, & on fera à ce ſujet ce qui pourra vous être agréable, ſoit que vous déſiriez que votre Ouvrage ſoit imprimé à part, ou que vous preniez à ce ſujet un autre parti quelconque: on ſuivra en tout vos impreſſions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Signé*, VICQ-D'AZIR.

Le 1^er^. Mai 1776.

*RAPPORT du* Journal Encyclopédique, *du* 15 *Juillet* 1775, *page* 348, *ſur le Livre intitulé*: Obſervations ſur différens moyens propres à combattre les Fièvres putrides & malignes, &c. *Par M.* BANAU, *Médecin.*

M. BANAU donne dans cette Brochure une méthode de traiter ces maladies, dont M. *Lettſom*, Médecin Anglois, a retiré les plus grands avantages, & y joint des notes pour prouver la conformité de cette méthode avec les meilleurs principes connus; il expoſe enſuite les précautions qu'il croit néceſſaires de prendre dans les Provinces Méridionales de la France; il rapporte deux obſervations; l'une eſt extraite des Œuvres de *Chardin*, Tom. 9, page 30, & l'autre du Journal de Médecine, mois de Février 1775, ſur une Fièvre putride vermineuſe, guérie avec le ſeul uſage du vin, par

M. de *Villaine*, Chirurgien gradué à Champagnolle. Suivent les mesures nécessaires, contre l'infection des prisons & la contagion des Fièvres putrides; les détails des moyens employés par M. le *Capitaine Cook*, pour garantir du scorbut, l'Équipage de son Vaisseau, dans son dernier voyage aux Terres Australes; les mesures que M. *Colombier* recommande dans ses préceptes sur la santé des Gens de Guerre, &c. Cette Brochure est terminée par des observations choisies entre celles, que le D. Lettsom a publiées, pour constater l'efficacité de sa méthode. Cette production est revêtue de l'approbation, & décorée des éloges de MM. de *Lassone*, auquel elle est dédiée, & Vicq-d'Azir; & nous faisons gloire de penser comme eux sur son utilité; il ne seroit pas néanmoins difficile d'y trouver quelque chose à reprendre; on est étonné, par exemple, qu'il soit échappé à M. Banau de dire, « *Que la Médecine expectante dont on a* » *vanté si hautement les succès dans ces* » *derniers tems, ne trouvera presque plus* » *de Partisans dans cette classe de ma-*

» *ladies si communes & si destructives* » *de l'espèce humaine* ». Ces Partisans n'ont jamais prétendu qu'il fallût abandonner la nature à elle-même, quand elle est accablée sous la violence du mal; quelques taches légères n'ôtent rien du goût d'un bon fruit :

Condamner un écrit sur une minucie,
C'est négliger le fond, pour la superficie. ( POPE ).
*Essai sur la Critique, traduction de l'Abbé Duresnel.*

Pour ne pas nous attirer ce reproche, nous passerons tout de suite à quelques détails sur la méthode de M. *Lettsom*; il veut qu'on expose les malades au grand air, dans tous les instans de la maladie, & qu'on leur fasse boire abondamment d'une décoction de quinquina, de vin, de bierre & d'autres liqueurs fermentées, aigrelettes ou acides; la réunion de ces moyens est absolument nécessaire &, quelque abondant que soit l'usage des boissons mentionnées, si l'on n'y joint celui du grand air, on manquera son but; il veut de plus qu'on donne la décoction de quinquina sans attendre l'intermission, & qu'on se presse d'autant plus que les symptômes sont plus menaçans.

La ſéchereſſe de la langue noirâtre, celle de la peau, les urines ſans ſédiment, la difficulté de reſpirer, les rêves, le délire, & la fièvre continue (autant de circonſtances, dit-il, qui ont détourné les Médecins de l'uſage du quinquina) ſont préciſément les motifs qui doivent déterminer à l'adminiſtrer, ſans perdre de tems. Le petit nombre d'obſervations que M. Banau a rapportées, ſont d'un très-grand poids & très-concluantes en faveur de cette méthode. En général, nous oſons aſſurer que cet ouvrage fera époque dans la Médecine, & y opérera une révolution qui conduira à un traitement plus heureux que celui par lequel le plus grand nombre des Médecins a combattu juſques ici les Fièvres putrides & malignes.

*F I N.*



# TABLE DES MATIERES.

FIN.

